

Au lendemain d'un pogrom qui avait frappé la communauté juive de sa ville de Berditchèv, rabbi Lévi Ytzḥak s'est adressé à Dieu pour lui dire: *ne peux-Tu pas choisir un autre peuple?*

A sa façon, il refusait d'accepter l'histoire tourmentée du peuple d'Israël et rejetait l'équation: choix de Dieu et peuple martyr, cette vision d'un Dieu qui, comme certains le laissent entendre, met à l'épreuve ceux qui Lui sont fidèles.

Alors, de la même façon, comment accepter qu'Abraham ait pu être l'objet d'un pari entre Dieu et Satan comme le prétend le Midrach. Satan a-t-il donc argumenté devant Dieu en disant: *tant que Tu bénis Abraham en lui accordant des biens, il T'écoute. Mais demande-lui de sacrifier son fils et Tu verras, il fera la sourde oreille.* Dieu a-t-Il accepté donc mis Abraham à l'épreuve? (Tanḥouma Vayéra 22)

Un Dieu qui met à l'épreuve pour savoir ce qu'Il ne sait pas! ! Il y a une contradiction dans les termes et Maïmonide n'y croit pas: *Il ne faut pas croire que Dieu veuille éprouver et expérimenter une chose afin de savoir ce qu'Il n'a pas su auparavant* dit Maïmonide (Guide III 24). En effet, comment corréler la Toute-Puissance et l'omniscience de Dieu avec cette jouissance divine de prouver à Satan, si ce dernier existe, qu'il se trompe alors que Lui, Dieu, confiant en Abraham, ne Se trompe pas. Et, s'il y a épreuve, cela suppose qu'Abraham a la capacité de choisir entre obéir ou ne pas obéir à Dieu, et qu'il a donc une totale maîtrise de sa destinée.

Or, après avoir entendu la demande divine, Abraham répond: *hinéni / me voici.* A aucun moment il n'hésite. Au contraire, lorsque Dieu lui dit: *fais monter sur un promontoire ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac,* Abraham acquiesce et, le lendemain, *se lève de bon matin, selle son âne, fend le bois pour l'immolation et s'en va vers le lieu que Dieu lui avait indiqué.* Et les commentateurs insistent sur l'absence d'hésitation de la part d'Abraham et sur son empressement dans l'accomplissement de la demande divine.

Plus tard, lorsqu'Isaac demande à son père *où est l'agneau de l'holocauste?*, Abraham répond: *Dieu y pourvoira mon fils* et le texte d'ajouter: *vayélekhou chenéhèm yaḥdav / et ils cheminèrent tous deux ensemble.* Ils sont en totale confiance. Abraham n'a aucune raison de ne pas obéir à Dieu, car pour lui et pour Isaac, il est incontestable que Dieu sait tout et peut tout. Leur confiance et leur obéissance sont la conséquence de leur foi absolue à Dieu.

Remarquons que pendant toute la narration de la Torah dont Abraham est le sujet et l'objet, celui-ci accomplit fidèlement tout ce que Dieu lui demande. Son obéissance est sans faille. A aucun moment il n'invoque un recours à son libre arbitre.

Alors une question se pose. Abraham a-t-il la capacité de choisir? Maîtrise-t-il sa destinée?

Et pour nous, qu'en est-il? Le libre arbitre existe-t-il? Maîtrisons-nous notre destinée?

Et pourtant, nous sommes convaincus de posséder le pouvoir de décision.

Un pouvoir!

Alors une histoire, celle de rabban Gamliel, président du Sanhédrin de Jérusalem, petit fils de Hillel, un grand parmi les plus grands.

Lorsqu'il apprit que rabbi Eleazar Hisma et rabbi Yohanan ben Gudgada savaient évaluer les besoins de la société, il les nomma à la tête de l'administration locale. Le Talmud raconte qu'*Un jour, rabban Gamliel les convoqua mais ils ne vinrent pas. Il les convoqua à nouveau et lorsqu'ils se présentèrent, il leur dit: "Pensez-vous qu'en vous nommant administrateurs de la ville, je vous ai offert le pouvoir? Ce n'est pas le pouvoir que je vous ai offert, c'est la servitude"* (comme il est dit: si aujourd'hui tu es le serviteur de ce peuple, si tu le sers ..., leur réponds et dis des bonnes paroles, ils seront pour toi des serviteurs (I Rois 12:7) (Horayot 10b).

rabbi Eleazar Hisma et rabbi Yohanan ben Gudgada avaient cru qu'un pouvoir leur avait été accordé, qu'ils devaient en faire usage, fusse en refusant de répondre à l'invitation de rabban Gamliel. Ils n'avaient pas compris que leur pouvoir était d'être au service des autres. Ils n'avaient pas saisi que leur pouvoir devenait une responsabilité. Ils n'avaient pas perçu que le pouvoir n'est que servitude, car le pouvoir asservit celui qui se convainc qu'il est de son devoir de décider pour lui et pour les autres et qu'il ne peut pas s'y dérober.

Avons-nous donc le pouvoir de décider de ce qui doit être, pour nous-mêmes comme pour les autres?

Se croire investi du pouvoir de choisir, se croire investi du libre arbitre, c'est croire posséder un pouvoir de décision. Ne devient-on pas alors esclave de nous-mêmes et du pouvoir que nous nous octroyons, que ce soit au niveau de l'individu ou au niveau d'une collectivité?

Reprenons la lecture de cette journée.

Abraham et Isaac se sont levés de bon matin. Ils cheminent ensemble vers le sommet du

mont Moriah pour faire monter Isaac en sacrifice symbolique et, le moment venu, le remplacer par un animal que Dieu aura certainement suscité au bon moment. Ils sont confiants. Il n'y a aucune remise en question, ni de la part d'Abraham, ni de celle d'Isaac. Au contraire, à partir du moment où Abraham place sa confiance en Dieu, il obéit sans mettre en doute le bienfondé de la demande divine. Et il en va de même d'Isaac.

Et le texte affirme que la bénédiction est la conséquence de cette obéissance. *Puisque tu n'as pas refusé ton fils, ton unique à Moi, et puisque tu M'as obéi dit Dieu à Abraham, toi et ta descendance seront bénis ainsi que toutes les nations de la terre* (Gen 22:18).

Cela rappelle un autre verset de la Torah: *J'ai pris aujourd'hui comme témoins le ciel et la terre, la vie et la mort Je les ai placées devant toi ainsi que la bénédiction et la malédiction, **ouvaḥarta baḥayim lemaan tiḥ'yé / et tu choisiras la vie afin que tu vives*** (Deut 30:19). Il n'est pas dit: *beḥor baḥayim / choisis la vie*, ce qui implique l'éventualité d'un choix possible, d'un refus ou d'un acquiescement. Il est dit: *ouvaḥarta*, déclinaison simple du verbe choisir au futur: *tu choisiras*. Nous plaçant sous les ailes de la *Chekhinah / de la Présence divine*, il ne s'agit plus d'un choix, mais d'une conséquence inéluctable. *ouvaḥarta baḥayim lemaan tiḥ'yé / et tu choisiras la vie afin que tu vives*.

Ce serait donc ça, dit Pierre Assouline dans sa lecture de Job: *ce serait donc ça la sagesse. Accepter avec simplicité ce qui nous arrive... Que cela ne nous dispense pas de chercher à comprendre avec un peu plus de perspicacité ce qui nous est arrivé* (324). Et il conclut: *... la sagesse serait donc Etre conscient de sa situation devant Dieu et prêt à Le servir sans rien attendre en retour* (483).

Il reprend ainsi les paroles du livre de Job qui lors de la conclusion du chapitre 28 fait dire à Dieu: *Hèn yir'at Adonay hi ḥokhmah / Voici, frémissement devant Dieu, est sagesse!* (28:28).

Ainsi nos actes ne seraient pas la conséquence de l'exercice du libre arbitre mais la conséquence de ce qui est déjà présent en nous et autour de nous.

Rassurez-vous, *Si notre expérience de libre choix peut être considérée comme illusoire, elle n'en existe pas moins dans notre vécu temporel*. C'est Henri Atlan qui parle et il ajoute: *Notre connaissance, toujours finie et limitée, crée en quelque sorte un espace, illusoire si on le croit réel, mais réel par l'expérience que nous en faisons... Si le libre arbitre ne détermine pas l'enchaînement des causes, la conscience du choix et un certain degré d'acquiescement*

l'accompagnent. Le sentiment de liberté qui accompagne l'action volontaire est bien réel en tant qu'état de conscience... l'acquiescement des sujets avec ce que leur volonté leur fait faire est lui, bien réel (La science est-elle inhumaine, Essai sur la libre nécessité p.49).

Il reprend en cela les lignes tracées par un philosophe de la fin du 14^{ème} siècle: Hasday Crescas qui affirme la réalité de la conscience de l'effort et de la volonté qui accompagnent notre comportement quand nous acquiesçons à ce qui advient en nous et de nous.

Cette prise de conscience s'oppose au fatalisme et au nihilisme. Car nous sommes libres de choisir entre refuser de prendre à notre compte ce que l'enchaînement des causes nous fait accomplir ou, au contraire, accepter cet enchaînement et le faire nôtre. Il s'agit donc de l'adhésion à ce qui advient de nous.

Il ne s'agit plus du libre arbitre dans le choix d'un acte aux dépens d'un autre. Il s'agit de choisir librement d'accomplir l'acte requis avec indifférence et détachement ou, dans le cas contraire, de choisir librement d'accomplir l'acte requis avec enthousiasme et avec joie.

Abraham et Isaac *ne croient pas en Dieu, mais ils croient Dieu* comme le dit Pierre Assouline. Et cela leur fait prendre conscience de leur véritable nature humaine, de l'environnement divin dans lequel leur vie se déploie, de ce qu'ils font et pourquoi ils le font. En cela, ils entrent comme sujets agissants dans leur histoire. Se plaçant sous les auspices de la royauté divine, ils font l'expérience de la liberté dans l'acquiescement à ce qui est.

Abraham et Isaac ne se considèrent pas contraints à agir. L'adhésion volontaire à la demande divine, telle est leur sagesse. Cette adhésion devient un engagement qui génère leur responsabilité pleine et entière dans l'accomplissement de l'acte demandé. Et ils ont compris que le pouvoir, s'il reste un substantif, est asservissement de l'individu à ses pulsions et à des situations qui le dépassent.

Dieu connaît les pensées avant qu'elles ne soient pensées dit le Sefer Hassidim et les Pirké Avot affirment: *Tout est prévu*, et ils ajoutent: *et la permission est donnée* (3:16).

La permission qui nous est donnée n'est pas celle du libre choix de l'action ou de refus de celle-ci. La permission qui nous est donnée est celle de l'adhésion ou non au projet qui est nôtre. Cette permission est celle de l'engagement volontaire, conscient et responsable dans le chemin que nous trace l'enchaînement des causes qui nous obligent.

Ne nous berçons donc pas de l'illusion du pouvoir que nous pensons posséder. Ce pouvoir de

décision, cette liberté de choix, cette maîtrise de notre devenir ne sont que des leurres. Ils nous empêchent de comprendre que le pouvoir n'est que servitude. Ils nous font oublier que nos actions sont dictées par notre environnement, par notre histoire et par notre subjectivité.

C'est pourquoi, savoir que *la liberté est un acquiescement actif et joyeux à la nécessité* (Henri Atlan) nous dégage de l'illusion du pouvoir. Acceptant notre finitude, rien ne nous empêche alors d'adhérer volontairement à notre passé et à notre devenir. Et il devient alors possible de cheminer dans la confiance, en sujets conscients de notre histoire.

Engageons-nous donc pour faire émerger la véritable liberté: celle de notre capacité de nous engager au projet qui est nôtre, celle de la conscience de notre insertion pleine et entière dans le monde d'ici et de maintenant, dans ce monde créé par Dieu.

Et entrons dans cette année qui nous est donnée avec l'intention de trouver notre bonheur dans tout le bien que l'Eternel nous donnera.

Tel sera notre chemin vers le bien et la paix de notre âme.

Chanah Tovah.

Cette année, conscients du bien que Dieu tient à notre portée, faisons le rayonner autour de nous afin qu'il soit source de lumière et de paix.

ANNEXES

« La liberté est un acquiescement actif et joyeux à la nécessité »

Entretien avec Henri Atlan ·

Dans son livre *La Science est-elle inhumaine ?* (1), Henri Atlan expose sa vision de la “libre nécessité” spinoziste. À ses yeux, plutôt que de se cramponner à l’illusion du libre arbitre – dont le champ se réduit comme une peau de chagrin face aux progrès de la connaissance scientifique –, mieux vaut faire l’hypothèse d’un déterminisme absolu. Et tenter, à partir de là, de rebâtir une éthique de la liberté et de la responsabilité.

TRANSVERSALES SCIENCE CULTURE :

Dans votre livre, vous vous en prenez à ceux qui s’accrochent coûte que coûte à l’illusion du libre arbitre. Cette position est-elle encore si courante aujourd’hui ?

HENRI ATLAN :

Bien sûr ! Il existe toute une tradition philosophique, encore très prégnante, et qui, depuis au moins trois siècles, pose que la spécificité de l’être humain, c’est sa liberté, entendue au sens de libre arbitre, de libre choix... C’est le cas de Leibniz et surtout de Kant : bien sûr, tous deux admettent un certain déterminisme. Mais ils ne l’acceptent qu’à condition de ménager une place au libre arbitre : il existe toujours un domaine où le sujet est libre, où il n’est pas déterminé. Leibniz fait appel au concept d’« harmonie préétablie » ; Kant, lui, évoque le « domaine suprasensible de la liberté »... Je crois que cette tradition est encore dominante d’un point de vue théorique. Mais surtout, les conséquences pratiques de cette manière de voir les choses sont extrêmement fortes et actives. Ainsi, si l’on prend l’exemple du droit, la notion de responsabilité pénale apparaît intimement liée à la croyance en l’existence d’un libre arbitre.

TRANSVERSALES SCIENCE CULTURE :

Vous écrivez qu’il vaut mieux « lâcher d’un coup » cette illusion du libre arbitre plutôt que de lui aménager un espace de plus en plus réduit. Pourquoi cela ?

HENRI ATLAN :

La connaissance de plus en plus poussée des mécanismes de nos comportements conduit à la conception d’un déterminisme qui ne laisse que peu de place au libre arbitre, sinon aucune. La biologie semble achever cette conquête du déterminisme absolu et, par conséquent, éliminer totalement la réalité de notre expérience de la liberté, conçue comme une capacité de libre choix. Face à la montée des déterminismes scientifiques, l’attitude de résistance revient à mener des combats d’arrière-garde : nous nous accrochons à l’idée que nous avons une réelle liberté de choix... tant que nous n’avons pas trouvé de preuves irréfutables pour l’invalidier. L’ennui, c’est que le domaine du libre arbitre se réduit de plus en plus : nous sommes confrontés à un processus à peu près continu de désillusions successives. C’est ce qui a conduit les “philosophes du soupçon” – au premier rang desquels on peut citer Marx, Nietzsche et Freud – à évoquer la « mort du sujet » puisqu’on peut montrer que des comportements que l’on croyait libres sont, en fait, déterminés par des facteurs sociaux, biologiques ou inconscients. Suivant plutôt Spinoza, je ne partage pas ce point de vue selon lequel renoncer à croire au libre arbitre impliquerait la mort du sujet, car je crois que celui-ci se construit au travers de ses propres déterminismes.

Face à ces désillusions en séries, pourquoi ne pas opter délibérément pour l’attitude inverse ? Je préfère anticiper dès à présent un déterminisme absolu. Et je prétends que ce n’est pas pour autant la fin de la morale, de la philosophie, de la vie sociale : il est possible de bâtir sur ce déterminisme absolu une existence et une philosophie qui ne soient pas moins heureuses ni morales.

JACQUES ROBIN :

Beaucoup d’illusions sont dissipées à partir des méthodes mathématiques. Mais ne faut-il pas distinguer entre les mécanismes logiques et la géométrie, par exemple ?

HENRI ATLAN :

Cela pose le problème de la relation entre l’abstraction mathématique et la réalité telle que nous la percevons. Les nombres imaginaires, par exemple, sont de pures abstractions. C’est tout le problème

des relations entre la nature et l'esprit. On ne peut comprendre le déterminisme absolu que si l'on conçoit que ce déterminisme est intemporel. Ainsi, quand je connais l'équation d'un mouvement, la totalité de celui-ci peut être décrite de façon précise. Et le temps disparaît sitôt qu'on l'introduit comme variable de l'équation : on est alors projeté dans une espèce d'éternité. Notre expérience de libre choix peut être considérée comme illusoire, elle n'en existe pas moins dans notre vécu temporel. Sans arrêt, nous faisons deux types d'expériences bien distinctes, aux conclusions contradictoires, et nous n'avons pas d'autre choix que de les vivre ensemble...

PATRICK VIVERET :

Les découvertes de la physique quantique, qui soulignent le caractère "probabiliste" du réel, ou les équations d'Heisenberg, qui montrent que la spontanéité et la liberté font partie de l'expérience physique, ne nous éloignent-elles pas de cette conception d'un déterminisme absolu ? Basarab Nicolescu parle de « liberté quantique », par exemple...

HENRI ATLAN :

Pour moi, il s'agit là de projections anthropomorphiques sur des phénomènes physiques : parler de liberté ou de spontanéité au sujet de particules quantiques constitue une erreur d'interprétation. On pourrait aller jusqu'à parler de leur désir ou de leur souffrance... On oublie que les particules quantiques ne sont pas autre chose que les solutions à des équations permettant de décrire les phénomènes. L'indétermination en physique n'a rien à voir avec la liberté humaine. De même que le hasard – qui renvoie à la non-connaissance des causes – n'a rien à voir avec le libre choix. C'est la raison pour laquelle, à un autre niveau, le rôle du hasard dans divers processus biologiques ne

Notre expérience de libre choix peut être considérée comme illusoire, elle n'en existe pas moins dans notre vécu temporel. Il faut se résoudre à comprendre que la vie n'existe pas en tant qu'objet de recherche scientifique.

permet pas de parler d'une "liberté" des cellules qui s'opposerait, par exemple, au déterminisme génétique. Certes, les déterminismes biologiques sont beaucoup plus complexes et ne se réduisent pas aux déterminismes génétiques. Nous ignorons encore une grande part de leurs mécanismes. Mais ils n'en restent pas moins des déterminismes.

Les "trous" actuels dans le déterminisme ne s'expliquent pas par le libre choix humain, mais par notre insuffisante connaissance des phénomènes et de leurs causes. Le calcul probabiliste reflète bien cette ignorance des causes. C'est une façon, comme dirait Nietzsche, de domestiquer le hasard. En fait, la physique quantique aboutit à une plus grande précision dans la maîtrise de la matière. Prendre en compte les influences dues à l'observateur, c'est un élément qui va dans le sens de l'objectivisation, et non d'une subjectivité accrue. Nous sommes constitués par des atomes, donc par des particules quantiques. Mais ce qui vaut au niveau de la description que nous faisons de la micro-physique ne peut se transposer sans modification au niveau de nos expériences psychologiques et sociales : ces expériences phénoménologiques n'ont rien à voir avec les observations que fait la physique quantique.

PATRICK VIVERET :

On peut prendre le problème à l'autre bout en partant du fait que nous disposons de l'un des éléments les plus avancés et les plus complexes de l'univers : la conscience humaine, qui nous permet de faire l'expérience de la liberté, de l'amour, du désir... Ne peut-on pas faire reculer les zones d'ignorance qui concernent la physique en interpellant cet univers physique à partir des données de la psychique ? Il me semble qu'un certain nombre des avancées récentes de la science, notamment celles qui soulignent le rôle de l'observateur dans l'expérience, vont dans le sens de ce vertige radical...

HENRI ATLAN :

Mais cela a déjà été fait avec l'animisme, et ça n'a pas donné de résultats probants ! Aristote était animiste et, jusqu'au XVII^e siècle, tout le monde l'a été. Jusque-là, il n'y a d'explication possible que si l'on connaît les causes finales : ce qui est voulu, ce vers quoi les choses tendent... Ce mode de raisonnement me plaît beaucoup, l'ennui, c'est que je ne peux pas y croire. C'est le type d'idées qui ont été développées, par exemple, lors du colloque de Cordoue (2). Mais quand on entre dans le détail, on se rend compte que ce ne sont que des projections anthropomorphiques... Le déterminisme absolu exclut le désir humain. Le rôle de l'observateur dans la définition de certains concepts scientifiques n'est pas celui d'une subjectivité, mais celui d'un observateur idéal, c'est-à-dire des opérations d'observation et de mesure associées à l'état actuel de la connaissance qui en permet l'interprétation. Il n'y a ni conscience ni désir chez l'observateur d'une expérience physique : son désir s'exprime au niveau de l'entreprise de découverte, mais il est mis entre parenthèses dans l'entreprise

de mesure et de vérification...

ARMEN TARPINIAN :

Malgré les degrés de complexité croissante et les paliers décisifs dans l'évolution des êtres vivants, y a-t-il selon vous un fil continu ? Et n'est-ce pas à travers ce long cheminement évolutif qui conduit l'être vivant du réflexe à la réflexion – de l'automatisme à la conscience – que se constituent les conditions d'émergence de la liberté ?

HENRI ATLAN :

C'est là encore une approche anthropomorphique. Le type d'approche que l'on retrouve chez Hans Jonas, par exemple : le métabolisme est présenté comme une expérience de la liberté, alors qu'il s'agit simplement d'un ensemble de réactions chimiques... Chaque fois que l'on trouve un nouveau mécanisme permettant de reproduire des processus que nous pensions mystérieux, ce genre de projection s'effondre. Tant qu'il reste un "trou" dans le déterminisme, on s'y accroche en y voyant le fondement métaphysique de notre liberté humaine. Alors que la question ne se pose pas à partir de ce qu'on peut observer dans la microphysique ou la biologie moléculaire. Il faut se résoudre à comprendre que la vie n'existe pas en tant qu'objet de recherche scientifique. Les êtres vivants sont des machines d'un type particulier, un point c'est tout !

ARMEN TARPINIAN :

À la différence des pures machines, les êtres vivants ne sont-ils pas travaillés de façon inconsciente puis consciente par l'angoisse de leur finitude, alors que tout les pousse à « persévérer dans l'être » comme disait Spinoza ? D'où le sentiment de liberté intérieure que ressent l'être humain quand il accepte cette donnée inéluctable de la vie : la mort...

HENRI ATLAN :

La persévérance dans l'être n'est pas le propre des organismes vivants. Elle concerne aussi les pierres, les montagnes, les nuages... Et puis, tout dépend de ce qu'on appelle la vie et la mort. Ainsi, on a commencé à s'apercevoir que la mort est aussi un phénomène constitutif de la vie : il existe des mécanismes de mort cellulaire (dits d'apoptose) qui sont partie intégrante du développement de l'embryon et de la maturation de l'organisme, notamment au niveau du système nerveux et à celui du système immunitaire. **Par exemple, le fait que nous ayons des doigts et des orteils est dû à la mort, pendant le développement de l'embryon, d'un certain nombre de cellules qui se trouvent dans les futurs interstices.**

Ceci nous conduit à faire évoluer la définition même de la vie : ce n'est plus, comme le pensait Bichat, « l'ensemble des phénomènes qui s'opposent à la mort » mais plutôt « l'ensemble des phénomènes capables d'utiliser la mort » (3). Bien sûr, là encore, cela ne supprime pas mon expérience subjective de la vie et de la mort...

Pour la plupart des chercheurs contemporains de Kant, la biologie obéissait à des présupposés ou à des principes vitalistes. On pensait les organismes vivants en fonction de la finalité interne qui s'y manifestait, et on les opposait aux autres qui, eux, n'étaient déterminés que par des mécanismes causaux. Cette finalité interne a disparu du discours de la biologie moderne. Le vitalisme a vécu et, avec lui, ce qui fondait la différence entre les êtres vivants et les autres. Aujourd'hui, la biologie et les neurosciences révèlent une continuité entre le non-vivant et le vivant, entre le monde sans conscience et le monde de la conscience humaine. Bien sûr, certaines propriétés sont spécifiquement humaines : elles accompagnent l'accroissement de complexité des cerveaux humains. Mais prenez l'exemple des animaux qui volent : ils font là une expérience irréductible à celle que font ceux qui ne volent pas, y compris nous-mêmes. Et cette expérience fonde une réalité qui est unique pour eux. Il en va de même pour les humains : l'évolution nous a fait acquérir un certain nombre de spécificités – l'usage de la parole, notamment. Mais il n'y a pas de différence de substance entre la matière, même si elle est organisée selon des modalités différentes. C'est en cela que je suis spinoziste, et non pas cartésien.

La même relation existe entre l'être humain et l'amibe, et entre l'amibe et la montagne : il n'y a plus de rupture, même s'il y a toujours, évidemment, des paliers...

JACQUES ROBIN :

J'adhère très largement à la perspective d'Henri Atlan. Mais ce qui m'intéresse et que je souhaite lui voir développer, c'est la question de savoir comment bâtir concrètement une éthique de la responsabilité à partir de ce déterminisme absolu ?

HENRI ATLAN :

Je peux répondre à deux niveaux. Le premier, c'est juste une "blague" que je traîne depuis ma jeunesse mais qui est, je crois, extrêmement profonde. C'est l'histoire d'un philosophe stoïcien qui surprend son esclave en train de le voler et lui donne des coups de bâton. L'esclave proteste : « J'ai été déterminé à voler... » Et le maître lui répond : « J'ai été déterminé à te donner des coups de bâton ! » La seconde réponse, c'est Spinoza qui la donne en expliquant que la grande différence entre Néron et Œdipe – même s'ils font la même chose, tuer leur mère, et que c'est toujours Dieu qui, à travers eux, a commis ces crimes –, c'est que le premier agit avec conscience et cruauté. La conscience n'est pas la cause de son acte (qui est déterminé par la série des causes poussant le corps à agir), mais elle l'accompagne. Spinoza reprend – avec un sens sensiblement différent, il est vrai – le terme stoïcien d' "acquiescement". Pour lui, en aucune façon, les actions des êtres humains ne sont causées par la conscience : il est impossible qu'une idée puisse être la cause d'une action, d'un mouvement du corps, et réciproquement. Et pourquoi cela ? Nullement à cause du dualisme cher à Descartes ou à Leibniz. Non, au contraire, parce que c'est une seule et même chose, et que l'une ne peut donc pas être la cause de l'autre. **Ce monisme spinozien fonde un nouveau type de causalité : d'un côté, une idée entraîne une autre, puis une autre, etc. ; de l'autre, un état du corps entraîne un autre, puis un autre, etc. Mais en réalité, ces deux processus ne sont qu'apparemment séparés. C'est la même chose qui se joue, c'est le même enchaînement de causes qui se produit.**

PATRICK VIVERET :

L'inconvénient de la blague sur le philosophe stoïcien, c'est que c'est un discours de dominant. À supposer que l'on postule un déterminisme absolu, reste entière la question posée par Job, et par tous les rebelles à sa suite : quand bien même le monde serait ordonné selon ces lois, je ne l'accepte pas. Autrement dit, si la nature de l'acquiescement qui m'est demandé est d'être un acquiescement à la domination, je le refuse... Historiquement, du côté de la conscience, l'ordre des choses est toujours l'ordre de la domination...

HENRI ATLAN :

Je crois qu'il y a confusion entre l'ordre des choses et l'ordre politique. Dans mon livre, j'ai pris la précaution de dire que le déterminisme absolu ne s'oppose pas à la liberté politique. Celle-ci s'oppose à la contrainte exercée par d'autres hommes, et elle s'inscrit elle aussi, comme cette contrainte, dans l'ensemble des déterminismes naturels. Concernant Job, sa révolte est d'abord tournée contre l'ordre des choses : « La nature me punit alors que je suis innocent ». Il ne s'agit pas du tout d'une domination politique. L'attitude de Job est puérile car il veut que sa perception puisse modifier les règles de la nature. Et le Livre de Job se termine là-dessus : « La nature n'a rien à voir avec ton innocence ».

PATRICK VIVERET :

Il y a aussi, à mes yeux, un risque d'incitation à la passivité. Si j'acquiesce à l'ordre de la nécessité, pourquoi me demanderait-on davantage que de l'accepter ? Le libre arbitre ne donne-t-il pas plus facilement la possibilité de se révolter ?

HENRI ATLAN :

Il y a un malentendu sur le terme même d'acquiescement. Ce n'est pas une résignation, une acceptation passive de ce qui m'arrive. Mais plutôt un acquiescement actif : c'est parce que je comprends les mécanismes qui me déterminent que cette compréhension peut devenir source de joie. À partir du moment où je comprends les choses, je ne suis ni dominant ni dominé, mais dans la joie : il est dans la nature humaine de comprendre. La démocratie est le meilleur état possible en ce qu'elle permet, en principe, au plus grand nombre d'accéder à cette connaissance et à cette sagesse. En attendant, même le philosophe n'est pas sage tout le temps. Et nous continuons, pour la plupart d'entre nous, à faire comme si le libre arbitre, perçu à travers notre expérience temporelle, était une réalité. Nous participons simultanément à deux types d'expériences, les unes dans la temporalité, les autres dans l'intemporalité.

JACQUES ROBIN :

Revenons à la question de la responsabilité. Comment peut-on la fonder une fois que l'on a écarté la croyance en un libre arbitre ?

HENRI ATLAN :

Je propose pour cela de distinguer entre la responsabilité a priori et la responsabilité a

posteriori, y compris pour nous aider sur le plan juridique. Pour la première, que l'on peut qualifier d'ontologique, on peut admettre que nous sommes responsables de tout, comme résultat de notre situation dans le monde et dans la société : non seulement de ce que nous faisons, mais aussi de ce que nous sommes et de ce que d'autres font. D'ailleurs, sur le plan de la responsabilité civile, nous sommes responsables de ce que font nos enfants ou nos animaux. Cette responsabilité, absolue et inconditionnelle, est attachée à la nature humaine et à ses capacités de représentation. En même temps, naturellement, nous ne sommes pas coupables de tout cela...

On peut admettre que nous sommes responsables de tout, comme résultat de notre situation dans le monde et dans la société.

ARMEN TARPINIAN :

Pour revenir sur votre blague, on pourrait penser que la liberté de l'esclave et du maître serait celle de reconnaître leur mauvaise foi... La responsabilité a priori que vous distinguez se vit aussi à travers des culpabilités, des souffrances...

HENRI ATLAN :

Oui, parce que nous avons tous intégré cette idée reçue qui veut que, si l'on est responsable, on est coupable... **La seconde responsabilité intervient a posteriori, quand je suis impliqué comme une cause, parmi d'autres, dans un événement. C'est cette responsabilité après coup qui implique la question de la culpabilité et qui est aujourd'hui mise à mal par la découverte des nombreux déterminismes qui nous gouvernent. Être coupable, cela veut dire être accessible à la sanction, à la peine.** Et cela pose aussitôt une autre question : quelle est la finalité de la peine ? Aujourd'hui, la justice tend de plus en plus à vouloir satisfaire la victime : est-ce que cela veut dire que la peine, de nouveau, signifie la "vengeance" ?

PATRICK VIVERET :

Il peut y avoir des logiques de réparation à l'œuvre, pas seulement des logiques de vengeance...

HENRI ATLAN :

Toute logique de réparation dépasse la seule victime : il y a réparation de l'auteur du crime, au niveau social, voire à celui du cosmos. Ce n'est qu'à ce niveau qu'il peut y avoir réparation. **Les questions de la culpabilité et de la peine ne peuvent être traitées qu'au cas par cas. Pour cela, on doit analyser un certain nombre de facteurs. Par exemple, quelle est l'importance du rôle que j'ai joué par rapport aux dizaines de milliers d'autres causes ? Parfois c'est assez évident, et parfois ça ne l'est pas du tout... Autre facteur essentiel, celui de l'acquiescement, dont j'ai parlé plus haut : dans quelle mesure je savais que je contribuais aux effets de ce que j'ai fait, dans quelle mesure j'étais d'accord avec cela, dans quelle mesure j'ai pu en anticiper les conséquences ? Plus j'étais capable d'avoir cette conscience, plus la peine pourra avoir de l'effet sur moi.** Je pense à Louis Althusser (4) qui regrettait, paraît-il, de ne pas avoir été jugé, d'avoir été déclaré "irresponsable" : il estimait que sa dignité humaine avait été niée à ce moment-là. Derrière tous ces arguments, on voit bien que c'est le principe d'efficacité de la sanction qui est déterminant...

PATRICK VIVERET :

La plupart du temps, l'interprétation de Spinoza est tirée vers le matérialisme. Dans une optique de dépassement dynamique, n'y a-t-il pas autant à tirer du monisme idéaliste que du monisme matérialiste ? Il me semble que le principe de virtualité – si important dans la physique quantique permettrait de fonder un déterminisme de niveau supérieur : un déterminisme qui inclurait l'ensemble du champ des possibles, mais dont une petite partie seulement serait actualisée à chaque moment...

HENRI ATLAN :

Si l'on est dans le monisme, il faut bien considérer que le désir humain n'est qu'un cas particulier du désir de Dieu, c'est-à-dire de la nature. C'est ce que dit Spinoza quand il considère que tous les corps, à un degré ou un autre, sont animés. Dans cette vision-là, une pierre a son conatus, qui n'a rien à voir avec celui d'une fourmi, lequel n'a encore rien à voir avec celui d'un être humain. Je ne réduis pas le désir humain au "désir" de la pierre, mais je ne projette pas non plus ce que pourrait être le "désir" de la pierre à partir de mon expérience du désir humain...

PATRICK VIVERET :

Spinoza a emprunté le vocabulaire cartésien, mais pour lui faire dire tout autre chose. D'ailleurs, placé dans notre situation, n'aurait-il pas emprunté d'autres mots ?

HENRI ATLAN :

Certainement, mais il n'aurait pas utilisé d'autres concepts. C'est vrai que tout ce qu'il a dit sur l'essence et l'existence, par exemple, est incompréhensible si l'on entend par "essence" ce que les autres désignent généralement par là. C'est pareil avec Dieu, avec la "cause de soi" : Spinoza donne aux mots un sens autre que celui communément admis. L'essentiel, trois siècles plus tard, est de voir ce qu'il y a derrière les mots, de revenir à ses définitions et à la progression de ses démonstrations. Les néo-spinozistes français (Guérou, Macherey et Matheron) ont d'ailleurs joué un rôle considérable en ce sens. Tout comme Misrahi, même si celui-ci a tendance à tirer Spinoza vers l'humanisme et son désir...

ARMEN TARPINIAN :

Le grand problème c'est de comprendre à partir de quoi les êtres humains en sont venus à ériger la notion de libre arbitre comme un donné, un a priori absolu de la nature humaine. Alors que l'expérience de chacun peut lui montrer que la liberté est une réalité qui se construit par un travail sur ce qui l'entrave, non seulement extérieurement, mais surtout intérieurement. C'est ce qui faisait dire à Paul Diel que « le contraire de la liberté n'est pas la détermination mais l'obsession... » Ne peut-on pas dire, en bon spinoziste, j'ajouterai diélien, que nous sommes déterminés à vouloir être libres ? (5)

HENRI ATLAN :

Les êtres humains ont une mémoire et une imagination, et ils font largement l'expérience de la réalité dans la temporalité. À partir du moment où je peux me projeter dans l'avenir, il est heureux que j'aie le sentiment de pouvoir choisir librement : cela veut dire que l'avenir n'est pas écrit, qu'il est devant moi, donc que je suis en capacité de le déterminer.

De ce point de vue, il faut comprendre **la conscience comme mémoire et comme imaginaire, mais elle ne détermine pas l'avenir. Celui-ci est déterminé par l'enchaînement des causes, et la conscience ne fait que l'accompagner. Je voudrais rendre compte, à ce sujet, des résultats enregistrés par Benjamin Libet, un neurophysiologiste qui a profité d'opérations à crâne ouvert (au cours desquelles le patient peut rester conscient, le cerveau étant indolore) pour se livrer à certaines expériences cognitives. Il demandait au patient de faire un mouvement volontaire et enregistrait l'activité électrique due, d'une part au signal donné par le cerveau, d'autre part au début du mouvement physique lui-même. Qu'a-t-il constaté ? Que l'impulsion liée au début du mouvement précédait celle liée à l'activation du cerveau corrélée à la conscience de la décision. Benjamin Libet en a conclu que la décision consciente suivait la cause du mouvement, et donc qu'elle n'était pas cette cause. Autrement dit, la cause du mouvement est inconsciente mais elle active un phénomène qui fait que nous en prenons conscience.**

PATRICK VIVERET :

Que devient la cause première dans ce système d'enchaînement des causalités ?

HENRI ATLAN :

S'interroger sur la cause de la cause permet, en théorie, de régresser à l'infini.

Un mathématicien talmudiste du XIV^e siècle, anti-aristotélien convaincu, a montré qu'il n'y avait pas incompatibilité entre cette possibilité de régression à l'infini et l'existence d'une cause première. Car la cause première est intemporelle. De même, pour Spinoza, Dieu comme cause première est immanent à toute la série infinie des causes.

PATRICK VIVERET :

Il y a quand même un chemin vers la perfection. Dans l'hypothèse chrétienne, par exemple, Dieu lui-même est chemin...

HENRI ATLAN :

C'est là aussi un paradoxe apparent : d'un côté, la réalité est parfaite car elle ne peut pas être autrement ; de l'autre, il y a toujours un chemin de l'être humain vers une plus grande perfection, vers la liberté justement, non comme libre arbitre, mais comme acquiescement actif et joyeux à la nécessité.

Propos recueillis par Philippe Merlant

- Médecin et biologiste, ancien membre du Comité consultatif

Morceaux choisis..

La place de l'homme

« (...) Je refuse d'accorder à l'homme la place d'empire dans un empire et il m'apparaît déterminé comme tous les êtres de la nature. L'homme de l'humanisme, l'Homme avec un grand H, je ne vois tout simplement pas qui c'est. Cet Homme avec un grand H n'existe pas, il n'y a que des individus et des sujets en devenir. Actuellement, une phrase revient sans cesse : l'avenir est incertain et l'Homme doit choisir. La première partie de la phrase est indéniable, mais la seconde est insensée, car qui est ce sujet qui pourrait choisir ? La capacité de choisir est pour le moins sujette à discussion, comme nous sommes en train de le voir, et cet Homme inexistant. L'humanisme a mis l'homme à la place de Dieu. Il souffre aujourd'hui des mêmes défauts que la théologie. Et il me semble que l'on peut se débarrasser de cet humanisme comme on s'est débarrassé de la théologie, sans pour autant nier l'éthique et la reconnaissance du sujet en chacun. (...) »

La liberté humaine

« (...) La liberté humaine est ainsi l'aboutissement d'un chemin: le philosophe apprend progressivement à se dégager de la servitude passive où le maintient sa soumission irréfléchie aux affects et aux causes extérieures, et à se déterminer lui-même de plus en plus au fur et à mesure qu'il accède à la connaissance adéquate des choses et de lui-même. «Un homme est d'autant plus libre qu'il est déterminé à agir par la seule nécessité de sa nature et non par celle des autres parties de la nature dont dépendent son existence et ses affects (1).» La connaissance infinie du déterminisme coïnciderait ainsi avec une liberté totale. Notre être serait alors confondu avec notre savoir, et nous pourrions percevoir en nous-mêmes la puissance et l'efficacité de «la cause de soi». Autrement dit, grâce à cette connaissance infinie, chacun pourrait être soi-même cause de soi et, en ce sens, agent véritablement libre, puisque produit par sa propre détermination.(...) » 1 Spinoza, *Ethique*.

L'expérience du sujet

« (...) L'expérience de cette liberté n'est pas pour autant celle de la résignation et de l'acceptation passive d'un déterminisme qui nous tomberait dessus. Connaître sa nature, c'est tout d'abord savoir ce qui me détermine au même titre que n'importe quel être humain, puis voir comment ces déterminismes communs se singularisent en moi. Si nous ne pouvons pas modifier les choses de façon arbitraire, selon notre bon plaisir, nous sommes conscients de nos actes en même temps que nous les effectuons, nous les comprenons. L'expérience de cette libre nécessité est bien au contraire celle d'une intense activité de notre esprit et de notre corps. Nous pouvons faire l'expérience de cette liberté à certains moments privilégiés, lorsque nous comprenons quelque chose par exemple. C'est lorsque je suis actif que je fais l'expérience d'être sujet de ce que je suis et de ce que je fais. Je suis sujet non pas comme un empire dans un empire, échappant au déterminisme, mais en comprenant et en connaissant les déterminismes de la nature qui agissent en moi et me font agir. Et c'est dans cette activité que je me constitue comme sujet. (...) »

- (Extraits du livre d'Henri Atlan, *La Science est-elle inhumaine? Essai sur la libre nécessité*, Bayard, 2002).

Pour Spinoza, la perfection humaine, comme celle du reste de la nature, n'est pas donnée comme une possibilité mais comme une réalité, ou plus précisément comme une partie de la réalité (note p. 35)

La science est-elle inhumaine Essai sur la libre nécessité.

Le double sens du terme "sujet", dans sa relation au possible, peut être ici éclairant (voir Crescas, Or Hachem, livre II, 5^{ème} partie). D'un côté sujet actif, *sujet de*, sujet de ses actions et de son histoire,; d'un autre côté, "sujet à", assujetti à ce qui lui arrive, à son histoire et à ce qu'il fait, ou plutôt à ce qui se fait à travers ses actions. Pour le sujet agent – ou encore pour l'agent qui se perçoit comme sujet -, le possible est réel, en tant que possibilité d'agir ou de ne pas agir, d'agir dans un sens ou dans l'autre. Et, en éprouvant la réalité de cette possibilité dans not for intérieur, nous nous constituons, dans un premier temps, disons le temps de l'enfance, en sujet responsable. Mais, dans la réalité des choses, le possible n'existe pas car le même sujet est sujet à ce qui lui arrive et à la nécessité causale qui le détermine à choisir ceci plutôt que cela. Aussi, dans un deuxième temps, celui de l'adulte et de la lucidité, lorsque nous accédons à la connaissance objective, nous nous trouvons tiraillés entre ce que nous apprend cette connaissance et notre subjectivité qui a tout autant de réalité. Mais, dans le même temps, nous pouvons acquérir, par le développement de l'intellect, des expériences de cette autre liberté. Nos expériences du libre choix sont alors plus que des images. Elles nous permettent de passer de l'expérience courante, où nous pensons choisir de façon indéterminée, à d'autres

expériences où, au moment même où nous choisissons, nous pouvons être conscients des causes qui nous poussent à choisir. Nous prenons alors conscience de tout ce qui nous détermine à faire un choix, même si nous n'en connaissons pas le détail. Et, au fur et à mesure que nous avons accès plus précisément à ces déterminismes, notre sentiment de liberté se modifie. Du sentiment infantile de pouvoir faire des choix arbitraires, on passe peu à peu à un acquiescement à ce qui se fait en nous. C'est cet acquiescement qui débouche sur l'expérience de la vraie liberté. Plus notre connaissance augmente, plus l'expérience que nous faisons de notre libre choix se rapproche, asymptotiquement, de l'expérience d'une vraie liberté. L'hiatus entre liberté vécue et liberté théorique se comble ainsi peu à peu, grâce à la progression de la connaissance des causes. **Notre connaissance, toujours finie et limitée, crée en quelque sorte un espace, illusoire si on le croit réel, mais réel par l'expérience que nous en faisons.**

Spinoza et Crescas, chacun à sa façon, nous aident à comprendre comment la vraie liberté se trouve dans la conscience de plus en plus active de ce déterminisme en soi et "l'amour intellectuel" qui en résulte. Il semblerait que quelque chose échappe au déterminisme de la chaîne infinie des causes et ce serait justement la façon de le comprendre et de l'utiliser, l'adhésion consciente au questionnement qu'il met en branle, son approfondissement comme commencement de la sagesse, et finalement la joie que procure ce processus lui-même. .

... De plus, ces chaînes causales peuvent parfois être arrêtées par une prise de conscience salvatrice, un retour sur soi, et parfois le pardon. Pardon et retour sur soi sont aussi déterminées, bien sûr, mais dans une chaîne causale différente, interne, ordonnée différemment, proche de ce que Spinoza appelle "l'ordre des raisons". (p. 49-51)

Dans le Traité des pères (3:16)... il est écrit: **tout est prévu et la permission – ou possibilité - est donnée. On peut entendre la première partie de la phrase comme l'affirmation d'un déterminisme absolu. Mais aussitôt, il est précisé que la permission elle-même en fait partie. (note: Crescas commente ainsi la première partie de la phrase: Rabbi Akiva enseigne que toutes choses sont ordonnées et prévues (voir colloque p.181- commente ainsi la seconde partie de la phrase: Et quand il dit: "la possibilité est donnée", il témoigne sur le secret du choix et de la volonté, à savoir que la possibilité de choisir est donnée à tout être humain du point de vue de lui-même, en sorte que l'injonction – des commandements de la loi - ne tombe pas sur quelqu'un qui de toute façon serait contraint et forcé. (53)**

Si le libre arbitre ne détermine pas l'enchaînement des causes, la conscience du choix et un certain degré d'acquiescement l'accompagnent. Le sentiment de liberté qui accompagne l'action volontaire est bien réel en tant qu'état de conscience, même s'il coïncide avec une représentation erronée du mécanisme de l'action. Même si le libre arbitre est une apparence, l'acquiescement des sujets avec ce que leur volonté – volonté déterminée par des causes internes et externes – leur fait faire est. Lui, bien réel. (note: C'est par cette notion d'acquiescement que Crescas accommode les choix humains avec le déterminisme absolu. L'efficacité du choix sur le résultat reste illusoire mais la conscience de l'effort et de la volonté qui accompagnent notre comportement quand nous ne nous sentons pas contraints, ou au contraire la conscience d'une passivité, voire d'une opposition à notre volonté lorsque nous nous sentons contraints, sont réelles. (64-65)

Mais, là encore, l'existence d'une liberté autre est perceptible. Lorsque la délibération est courte, nous avons toujours l'impression que nous aurions pu choisir autre chose. Au contraire, si elle est longue, et rationnelle, notre sentiment de libre arbitre s'en trouve affaibli et renforcé. Affaibli parce que nous percevons les raisons qui nous poussent à choisir, jusqu'à parfois prétendre "ne pas avoir d'autre choix"; renforcé par le sentiment qu'il ne s'agit plus d'un décret arbitraire de notre volonté. (66)

Le sentiment de la liberté qui accompagne l'action volontaire et la conscience de soi est **réel en tant qu'état d conscience**, même si on admet qu'il est associé à une représentation erronée du mécanisme de l'action (Colloque p.175)

Le Monde sur Nietzsche

L'affirmation est la plus grande puissance de la volonté. (Gilles Deleuze, comment sortir du nihilisme, p.97)

Ce que je suis procède également, et pour une part importante, de ce que les autres font de moi et de mon usage de ce qu'ils font de moi...

Personne ne choisit son identité, seul le philosophe sait qu'au maximum il peut vouloir ce qui

lui advient et que sa liberté se résume d'ailleurs à cette pauvreté métaphysique: consentir à son destin, accueillir toute épiphanie, recueillir ce qui veut bien s'annoncer et s'énoncer... (M Onfray p.101)

Le besoin d'une foi puissante n'est pas la preuve d'une foi puissante, c'est plutôt le contraire. Quand on l'a, on peut se payer le luxe du scepticisme – on est assez sûr, assez ferme, assez solide, assez engagé pour cela. (citation de Nietzsche p.103)

Raphaël Enthoven

L'endroit du décor.

107

Le pouvoir exige du monde qu'il courbe l'échine sous sa loi; la puissance demande à l'individu d'agir en premier lieu sur lui-même.

Le pouvoir n'a pas renoncé au monde tel qu'il doit être. La puissance se définit comme l'aptitude à ne pas demander au réel de nous faire plaisir.

111

Ceux qui prétendent tout savoir et tout régler... finissent par tout tuer. (Camus)

115

Quand elle oppose à la certitude rageuse d'avoir raison le sentiment joyeux d'être dans le vrai, la révolte est féconde et entretient à l'infini l'exigence d'un monde meilleur. La révolte n'est donc pas l'ennemie de la mesure: il faut, pour demeurer dans la révolte, refuser d'être radical, comme il faut, "pour être homme refuser d'être Dieu" (Camus).

rabban Gamliel nomma comme superviseurs: rabbi Eleazar Hisma et rabbin Yohanan ben Gudgada. Un jour, il les convoqua mais ils ne vinrent pas. Ils convoqua à nouveau et lorsqu'ils se présentèrent, il leur dit *Pensez-vous que je vous ai offert le pouvoir? C'est la servitude que je vous ai offerte, comme il est dit: si aujourd'hui tu es le serviteur de ce peuple, si tu le sers ...*, leur réponds et dis des bonnes paroles, ils seront pour toi des serviteurs (I Rois 12:7) (Horayot 10b). Donc le pouvoir est servitude.

Julius Guttmann

Histoire des philosophies juives

... l'originalité de Crescas est d'avoir fait du contenu fondamental de l'idée de Dieu, non plus la pensée, mais la bonté. Dans sa doctrine des attributs, il affirmait clairement que la bonté était le principe unitaire qui rassemblait en un tout la pluralité des attributs. La pensée est certes un des aspects de l'idée de Dieu, mais elle n'est pas sa caractéristique principale. Elle était plutôt comprise comme dans le principe de la bonté qui englobait le tout.... On ne pouvait pas prédiquer la félicité à un Dieu dont l'essence consistait seulement dans la pensée. La joie ne vient pas de l'intellection mais du sentiment et n'a donc aucune place dans un Dieu conçu comme exclusivement intellectuel. Nous ne pouvons pas dire de Dieu qu'il est joyeux, à moins de le concevoir, non comme une simple substance qui pense, mais comme une substance qui veut, et qui est par conséquent sujette aux émotions. La joie est liée à l'acte de la création, qui était l'expression de la volonté divine. C'est parce que Dieu est essentiellement bonté suprême qu'il autorise cette bonté à déborder et à créer; c'est dans cette création, qui n'est pas un événement qui est produit une fois pour toutes, mais qui maintient de façon permanente le monde en vie, que réside la félicité de Dieu. L'amour, qui se réjouit des actes de bonté, est la joie dans la bonté que Dieu produit. (294-295)

On peut dire d'un événement qu'il est possible si on ne le considère qu'à partir de l'essence de l'objet individuel... D'un autre côté, le déterminisme est exact si nous nous intéressons non pas à l'essence des individus singuliers, mais aux causes qui agissent sur eux. La volonté humaine a, en tant que telle, la possibilité de décider entre plusieurs choix, mais les causes qui agissent sur la volonté sont pleinement déterminantes de la direction à prendre à un moment donné. Si deux hommes étaient placés dans des conditions intérieures et extérieures strictement identiques, ils prendraient ainsi les mêmes décisions. (300)

On retrouve là toutes les idées fondamentales de l'argument moderne déterministe de l'éthique: le remplacement du concept indéterminé de liberté par un concept psychologique, qui définit le libre arbitre comme le choix psychologiquement motivé qui cause une action; la conception des idéaux éthiques comme un facteur psychologique de motivation; et la justification de la récompense sur la

base du pouvoir de la motivation.

... ... Il va donc de soi que c'est seulement l'acte volontaire, et non l'acte contraint, qui peut être récompensé ou châtié, bien que tous deux soient également nécessaires. Car c'est uniquement lorsque la nécessité a pénétré la direction interne et la volonté que les actions de l'homme peuvent le rapprocher ou l'éloigner de Dieu. Ce n'est que dans cette formulation que nous voyons la signification religieuse du déterminisme. De même que Dieu agit en raison de la bonté de Son essence, de même l'homme le fait-il dont les actions sont déterminées par l'amour de Dieu. L'essence de Dieu est la bonté, et la félicité de l'homme est la participation à cette bonté. (301-302)

Comment prenons-nous nos décisions ?

LEMONDE.FR | 13.05.11 | 17h05 • Mis à jour le 13.05.11 | 17h50

Comment prenons-nous des décisions morales ou éthiques ? Dans l'idéal, nous devrions les prendre uniquement sur les faits... [Nous en sommes loin](#), rappelle Jonah Lehrer dans *Wired*, l'auteur de *Faire le bon choix : comment notre cerveau prend des décisions*.

[Jonathan Haidt](#), l'auteur de [L'hypothèse du bonheur](#), psychologue à l'université de Virginie, est connu pour avoir soutenu que nos jugements moraux sont comme des jugements esthétiques. Quand vous êtes face à un tableau, vous savez généralement instantanément et automatiquement si vous l'aimez. Notre jugement moral fonctionne un peu de cette façon, explique Jonah Lehrer. Nos sentiments viennent en premier et les raisons sont inventées à la volée pour les justifier ou les renier. *“Quand il s'agit de prendre des décisions éthiques, nous ne nous basons pas sur la rationalité, mais au contraire, sur nos passions”*. Nous sommes plus avocats que juge, cherchant à justifier notre conviction. Notre rationalité est une rationalité de façade, comme le disait Benjamin Franklin : *“Il est commode d'être un animal raisonnable, qui sait trouver ou forger une raison, pour justifier tout ce qu'il peut avoir envie de faire !”*

NOUS NE JUGEONS PAS SANS BIAIS

Ed Yong, qui tient le blog [Not Exactly Rocket Science](#) pour *Discover Magazine* a mis à jour une passionnante [étude](#) issue des *Actes de l'Académie nationale des sciences américaine* qui observe le processus mental à l'oeuvre dans les décisions des juges concernant des affaires de libération conditionnelle.

Cette étude, réalisée par [Shai Danziger](#) de l'université Ben Gourion du Neguev en Israël et [Jonathan Levay](#), professeur de marketing à la Business School de Columbia, analyse les résultats de 1112 audiences de demandes de libération conditionnelle provenant des prisons israéliennes sur une période de 10 mois, réalisés par 8 juges ayant en moyenne 22 années d'ancienneté. Chaque jour, chaque juge prend une décision sur chacun des 14 à 35 cas qui passent devant lui, consacrant en moyenne quelque 6 minutes par décision... Un stakhanovisme qui n'est pas sans conséquence...

En effet, l'un des graphiques publiés par les chercheurs montre sur l'axe vertical la propension des juges à décider d'une remise de peine et l'axe horizontal indique seulement l'ordre dans lequel les cas ont été entendus durant la journée (les lignes en pointillées représentent les moments où les juges sont allés déjeuner avant de reprendre leur séance). Le bilan du graphique est terriblement accablant, car il montre que la disponibilité cognitive des juges a un effet majeur sur la probabilité d'être ou non remis en liberté. En début de journée ou après une pause, le juge est plus clément qu'en fin de journée ou qu'après une longue série de décisions. Pour Shai Danziger, plus il est fatigué, plus il est fatigué, plus le cerveau des juges est susceptible d'opter pour le choix le plus simple, l'option par défaut : dans ce cas, le refus de la libération conditionnelle.

Bien sûr, les juges ont moins accordé de libération conditionnelle aux détenus récidivistes ou à ceux qui ne faisaient pas partie d'un programme de rééducation spécifique, ce qui est là assez rationnel. Mais l'influence dramatique de la pause déjeuner sur le jugement qu'illustre le graphique l'est beaucoup moins. Danziger a constaté que les prisonniers vus au début de chaque session étaient plus susceptibles d'être libérés sur parole que les trois derniers de chaque session, et ce, quels que soient leurs peines ou leur historique de condamnation. Confrontés à un choix répétitif — accorder ou non une remise en liberté —, ils finissent par choisir par défaut l'option la plus facile, à savoir le maintien en détention. Ni les juges ni les travailleurs sociaux n'étaient conscients de ces effets, estime Jonathan Levay qui a codirigé l'étude : *“Il n'existe aucun contrôle sur les décisions des juges parce que personne n'a jamais étudié cette tendance avant.”*

Ce comportement s'explique notamment par la surcharge mentale qui fait que nous avons tendance à opter pour le choix le plus facile. Nous connaissons tous ce phénomène en tant que consommateurs : quand nous avons déjà pris plusieurs décisions d'achats, nous avons tendance à finir par prendre les options par défaut. Mais cela n'a pas le même impact quand il s'agit de décisions de justice. L'étude ne montre pas que les juges prennent des décisions arbitraires (les chiffres montrent que la réhabilitation et la récidive sont prises en compte), mais qu'ils sont victimes des mêmes biais psychologiques que chacun d'entre nous.

Ce n'est bien sûr pas la première fois que les psychologues ont documenté l'effet de nos préjugés sur les décisions judiciaires. Jonah Lehrer rappelle qu'en 1989, Sheldon Solomon, psychologue au Skidmore College, a mené [une expérience fascinante \(.pdf\)](#) sur 22 juges municipaux de Tucson, en Arizona, en voulant étudier la relation de la peur sur le jugement. Pour cela, le psychologue a usé d'un procédé assez simple : il a posé une série de questions aux juges, glissant dans la moitié des questionnaires une question qui avait pour but de faire évoquer aux juges la pensée de leur propre mort. Une fois le questionnaire rempli, l'expérimentateur a demandé aux juges de décider d'une remise en liberté sous caution d'une femme accusée de prostitution. Le groupe des juges de contrôle (ceux qui n'ont pas été invités à réfléchir à leur propre mort) a fixé la caution à 50 \$ en moyenne, un montant conforme au délit dans l'état d'Arizona. Mais les juges qui avaient réfléchi à leur fin prochaine ont eu une attitude beaucoup plus punitive : leur caution moyenne était montée à 455 \$!

Les jugements moraux sont donc facilement influencés. Les juges sont des êtres humains comme les autres et leurs choix s'appuient aussi sur leurs sentiments. Néanmoins, souligne très justement Jonah Lehrer, *“il est impératif que les juges soient au courant de ces tendances, afin qu'ils puissent prendre des mesures pour en réduire les effets”*. Nos décisions

morales seront toujours façonnées par nos émotions et nos instincts, mais cela ne signifie pas qu'elles doivent être dépendantes de la pause que nous n'avons pas prise... Et pour cela, il est plus que jamais essentiel de documenter ses propres pratiques, de visualiser les biais qui influencent nos choix éthiques. Peut-être y a-t-il là de nouveaux objectifs pour le [Quantified Self](#), ce mouvement qui vise à tout documenter de soi, qui serait non plus un objectif unipersonnel, mais des objectifs avec une visée plus professionnels ou plus généraux...

Car ce qui a été mis en évidence ici dans le domaine de la justice a de grandes chances d'être observé dans de nombreux autres endroits : entretiens d'embauches, jurys d'admissions divers, ...

NOS DÉCISIONS POLITIQUES NE SONT PAS PLUS ÉCLAIRÉES

Il n'y a pas qu'en matière de justice que l'esprit humain est mis en défaut par ses lacunes. En matière de politique, le bilan n'est pas meilleur, rappelle Jonah Lehrer [dans un autre article tout aussi passionnant](#). Alors que nous pensons prendre des décisions politiques sur des faits, la réalité est aussi sordide que l'heure de déjeuner des juges. *“Nous sommes des machines pour l'affiliation, nous reconfigurons sans cesse le monde pour qu'il se confirme à nos idéologies partisans.”*

Nous avons tendance à avoir peu confiance dans les votes de nos concitoyens, mais nous oublions bien souvent d'appliquer le même scepticisme à notre propre comportement. Selon une étude récente de l'[Institut des politiques publiques de Californie](#) seulement 22 % des électeurs ont su identifier la catégorie la plus importante des dépenses de l'Etat lorsqu'elles ont été présentées dans une liste de quatre options (à savoir, l'éducation). Un pourcentage qui est proche du hasard. Les électeurs californiens ont été pires quand il s'est agi de deviner la première source de revenus de l'Etat. Pour la majorité d'entre eux, ce sont les frais d'immatriculation qui constituait la principale part des ressources de la Californie (alors qu'ils ne représentent que 2% des recettes de l'Etat). Comme le concluait l'Institut, les Californiens ne comprennent ni d'où vient l'argent ni où il va.

On pourrait penser que cette inconséquence est surtout le fait des électeurs les moins instruits, de ceux qui ont les plus faibles revenus... Mais cela ne semble pas tout à fait exact, explique *The Economist*.

[Kimberly Nalder](#) professeur à l'université de l'Etat de Californie à Sacramento a étudié les sondages du Field Poll sur la proposition 13. La proposition 13, votée en 1978, est une loi qui applique la même taxe à toutes propriétés, qu'elles soient résidentielles ou commerciales. Une réforme récurrente propose depuis que les activités commerciales soient taxées différemment des résidences, visiblement sans succès. Kimberly Nalder a surtout montré que les gens ne connaissent pas la loi : 1/3 des répondants seulement a su expliquer son principe entre plusieurs propositions. Pire, les plus instruits des répondants se sont avérés être ceux qui se sont le plus trompés à expliquer les domaines d'application de la loi. Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, les électeurs en âge de voter en 1978, qui auraient dû être à même de mieux connaître la loi, se sont avérés être ceux qui la connaissaient le moins, contrairement aux plus jeunes votants. Pire, les électeurs les plus riches se sont avérés les plus mal informés. Plus étonnants encore, les propriétaires (qui bénéficient pourtant de la loi) se sont avérés bien moins informés que les locataires qui ont plus significativement répondu correctement...

La perception d'une loi a plus à voir avec l'intérêt personnel et son propre aveuglement qu'à l'expérience du contenu même de la législation. Pire, l'éducation ne suffit pas à affirmer la sagesse des convictions ! Au contraire ! *“L'esprit humain est un merveilleux filtre à information rappelle Jonah Lehrer, apte à bloquer les faits qui contredisent ce que nous aimerions croire”*. Et de citer [une expérience menée](#) dans les années 60 par les psychologues Timothy Brock et Joe Balloun. L'expérience consistait à faire écouter une attaque contre le christianisme enregistré sur une bande magnétique à deux groupes de cobaye : l'un de sujets allant régulièrement à l'église, l'autre de sujets athés. Pour corser l'expérience, les psychologues avaient introduit un crépitement sur l'enregistrement qu'il était possible de réduire en appuyant sur un bouton, rendant le message plus facile à comprendre.

Leurs résultats se sont avérés assez prévisibles et tout à fait déprimants : les non-croyants ont tous tenté d'éliminer l'interférence pour écouter le message, alors que les croyants préféraient le message qui était plus difficile à entendre. Brock et Balloun ont rejoué plusieurs fois leur expérience pour montrer toujours des effets similaires, notamment avec des fumeurs à l'écoute d'un discours sur le lien entre le tabagisme et le cancer... *“Nous avons tendance à rendre silencieuse la dissonance cognitive en nous imposant à nous-mêmes notre propre ignorance”*.

Le même processus s'applique à nos convictions politiques. Le politologue de Princeton, [Larry Bartels](#), auteur de [La démocratie inégale](#) a [analysé \(.pdf\)](#) des données d'enquêtes datant de 1990. Durant le premier mandat de la présidence Clinton, le déficit budgétaire avait diminué de plus de 90 %. Pourtant, quand on posait la question aux électeurs républicains, plus de 55 % affirmaient qu'il avait augmenté, et ce, même parmi les républicains les plus informés (ceux qui lisent la presse, regardent les informations et sont capables d'identifier leurs représentants au Congrès). Pour Bartels, l'information politique n'efface pas le biais partisan qui induit que les électeurs assimilent mieux les faits qui confirment ce qu'ils croient déjà. Ainsi, la réduction du déficit public réalisé par l'administration Clinton ne répondant pas avec le stéréotype républicain, l'information a été consciencieusement ignorée. *“Les électeurs pensent ce qu'ils pensent”*, estime Bartels, *“mais ce qu'ils font réellement c'est inventer ou ignorer des faits qui leurs permettent de rationaliser des décisions qu'ils ont déjà faites.”*

LA DÉSINFORMATION NE TOUCHE QUE CEUX QUI VEULENT Y CROIRE

Et Jonah Lehrer de pointer vers [un passionnant article du Washington Post](#) signé Shankar Vedantam et datant de 2008, sur le pouvoir politique de la désinformation, où l'auteur rappelle qu'en période électorale les rumeurs et la désinformation sont légions, comme le montrent ces photos circulant sur l'internet de Sarah Palin brandissant un fusil en portant un bikini au couleur du drapeau américain ou celle de Barack Obama portant sermant la main posée sur le Coran. Ces images fabriquées circulent alors à toute allure. Pour les démythifier, on pense souvent qu'une bonne information est l'antidote à la désinformation...

Mais ce n'est pas si vrai. Dans bien des cas, la désinformation peut exercer une influence fantomatique sur l'esprit des gens, même après avoir été démythifiée et même parmi les gens qui la considèrent comme de la désinformation. Dans de nombreux cas, corriger la désinformation sert à augmenter la puissance de la mauvaise information. Et de faire référence aux travaux du politologue [John Bullock](#) à Yale qui a montré que la désinformation fonctionnait principalement auprès des gens qui avaient une opinion préexistante et qui sont alors plus réceptifs à une insertion qu'à l'autre. Selon que vous êtes républicains ou démocrates, vous allez mieux retenir l'image truquée de Barack Obama ou celle de Sarah Palin.

Pire en apportant une réfutation, bien souvent on ne change pas d'opinion, mais on la conforte. Les politologues [Brendan Nyhan](#) et [Jason Reifler](#) ont montré à deux groupes de volontaires des documents provenant de l'administration Bush et montrant que l'Irak possédait des armes de destruction massive. L'un des groupes a reçu une réfutation, via le rapport Duelfer qui concluait que l'Irak n'avait pas eu d'armes de destruction massive avant l'invasion américaine de 2003. 34 % des conservateurs qui n'ont pas lu la réfutation pensaient que l'Irak avait caché ou détruit ses armes avant l'invasion américaine, mais 64 % des conservateurs qui avaient eu accès à la réfutation pensaient que l'Irak avait vraiment des armes de destruction massive... La réfutation fait parfois pire que la désinformation ! Nyhan et Reifler estiment que les républicains pourraient être plus sujets à l'effet inverse en cas de réfutation, du fait de leurs vues plus "rigides" que les libéraux". Il est plus difficile pour eux de revenir sur ce qu'ils ont cru. "*Il est absolument menaçant d'admettre qu'on a eu tort*" [reconnaissait déjà le politologue Brendan Nyhan](#). Les gens changent rarement d'avis, même devant l'évidence des faits. Au contraire, l'information, même contraire à ce qu'ils pensent, les pousse dans les retranchements de leurs convictions.

Assurément, la plus grande menace contre la démocratie est cognitive. Et force est de reconnaître, hélas, que la connaissance n'est pas toujours le meilleur remède contre l'ignorance.

Hubert Guillaud

The Power of Political Misinformation

By Shankar Vedantam • Monday, September 15, 2008

Have you seen the photo of Republican vice presidential nominee Sarah Palin brandishing a rifle while wearing a U.S. flag bikini? Have you read the e-mail saying Democratic presidential nominee Barack Obama was sworn into the U.S. Senate with his hand placed on the Koran? Both are fabricated -- and are among the hottest pieces of misinformation in circulation.

As the presidential campaign heats up, intense efforts are underway to debunk rumors and misinformation. Nearly all these efforts rest on the assumption that good information is the antidote to misinformation.

But a series of new experiments show that misinformation can exercise a ghostly influence on people's minds after it has been debunked -- even among people who recognize it as misinformation. In some cases, correcting misinformation serves to increase the power of bad information.

In experiments conducted by political scientist John Bullock at Yale University, volunteers were given various items of political misinformation from real life. One group of volunteers was shown a transcript of an ad created by NARAL Pro-Choice America that accused John G. Roberts Jr., President Bush's nominee to the Supreme Court at the time, of "supporting violent fringe groups and a convicted clinic bomber."

A variety of psychological experiments have shown that political misinformation primarily works by feeding into people's preexisting views. People who did not like Roberts to begin with, then, ought to have been most receptive to the damaging allegation, and this is exactly what Bullock found. Democrats were far more likely than Republicans to disapprove of Roberts after hearing the allegation.

Bullock then showed volunteers a refutation of the ad by abortion-rights supporters. He also told the volunteers that the advocacy group had withdrawn the ad. Although 56 percent of Democrats had originally disapproved of Roberts before hearing the misinformation, 80 percent of Democrats disapproved of the Supreme Court nominee afterward. Upon hearing the refutation, Democratic disapproval of Roberts dropped only to 72 percent.

Republican disapproval of Roberts rose after hearing the misinformation but vanished upon hearing the correct information. The damaging charge, in other words, continued to have an effect even after it was debunked among precisely those people predisposed to buy the bad information in the first place.

Bullock found a similar effect when it came to misinformation about abuses at the U.S. detention facility at Guantanamo Bay, Cuba. Volunteers were shown a Newsweek report that suggested a Koran had been flushed down a toilet, followed by a retraction by the magazine. Where 56 percent of Democrats had disapproved of detainee treatment before they were misinformed about the Koran incident, 78 percent disapproved afterward. Upon hearing the refutation, Democratic disapproval dropped back only to 68 percent -- showing that misinformation continued to affect the attitudes of Democrats even after they knew the information was false.

Bullock and others have also shown that some refutations can strengthen misinformation, especially among conservatives.

Political scientists Brendan Nyhan and Jason Reifler provided two groups of volunteers with the Bush administration's prewar claims that Iraq had weapons of mass destruction. One group was given a refutation -- the comprehensive 2004 Duelfer report that concluded that Iraq did not have weapons of mass destruction before the United States invaded in 2003. Thirty-four percent of conservatives told only about the Bush administration's claims thought Iraq had hidden or destroyed its weapons before the U.S. invasion, but 64 percent of conservatives who heard both claim and refutation thought that Iraq really did have the weapons. The refutation, in other words, made the misinformation worse.

A similar "backfire effect" also influenced conservatives told about Bush administration assertions that tax cuts increase federal revenue. One group was offered a refutation by prominent economists that included current and former Bush administration officials. About 35 percent of conservatives told about the Bush claim believed it; 67 percent of those provided with both assertion and refutation believed that tax cuts increase revenue.

In a paper approaching publication, Nyhan, a PhD student at Duke University, and Reifler, at Georgia State University, suggest that Republicans might be especially prone to the backfire effect because conservatives may have more rigid views than liberals: Upon hearing a refutation, conservatives might "argue back" against the refutation in their minds, thereby strengthening their belief in the misinformation. Nyhan and Reifler did not see the same "backfire effect" when liberals were given misinformation and a refutation about the Bush administration's stance on stem cell research.

Bullock, Nyhan and Reifler are all Democrats.

Reifler questioned attempts to debunk rumors and misinformation on the campaign trail, especially among conservatives: "Sarah Palin says she was against the Bridge to Nowhere," he said, referring to the pork-barrel project Palin once supported before she reversed herself. "Sending those corrections to committed Republicans is not going to be effective, and they in fact may come to believe even more strongly that she was always against the Bridge to Nowhere."

Extraneous factors in judicial decisions

. Shai Danziger^{a,1}, Jonathan Levav^{b,1,2}, and Liora Avnaim-Pesso^a

Author Affiliations

. ^aDepartment of Management, Ben Gurion University of the Negev, Beer Sheva 84105, Israel; and

. ^bColumbia Business School, Columbia University, New York, NY 10027

. Edited* by Daniel Kahneman, Princeton University, Princeton, NJ, and approved February 25, 2011 (received for review December 8, 2010)

Abstract

Are judicial rulings based solely on laws and facts? Legal formalism holds that judges apply legal reasons to the facts of a case in a rational, mechanical, and deliberative manner. In contrast, legal realists argue that the rational application of legal reasons does not sufficiently explain the decisions of judges and that psychological, political, and social factors influence judicial rulings. We test the common caricature of realism that justice is "what the judge ate for breakfast" in sequential parole decisions made by experienced judges. We record the judges' two daily food breaks, which result in segmenting the deliberations of the day into three distinct "decision sessions." We find that the percentage of favorable rulings drops

gradually from ≈65% to nearly zero within each decision session and returns abruptly to ≈65% after a break. Our findings suggest that judicial rulings can be swayed by extraneous variables that should have no bearing on legal decisions.

The Ignorance of Voters

. By [Jonah Lehrer](#) April 27, 2011 | 11:04 am | Categories: [Frontal Cortex](#), [Science Blogs](#)

What a sad day for American political discourse. It's more than a little pathetic that the President of the United States had to release his own long form birth certificate just to prove what every serious person already knew. Once a rumor starts, it's really hard to stop, especially when a quick Google search can rummage up evidence for nearly any belief.

And yet, it's not entirely fair to blame Trump, Drudge or the information age for our persistent idiocy. Rather, the fault is really our own: The human mind is simply terrible at politics. Although we think we make political decisions based upon the facts, the reality is much more sordid. We are affiliation machines, editing the world to confirm our partisan ideologies.

Consider a recent study by the Public Policy Institute of California. They polled voters shortly after the most recent election, in December 2010. Quite rightly, the majority of Californians said they had little confidence in their fellow voters to make public-policy decisions at the ballot box. That, unfortunately, is where the wisdom ends. While most voters believed that *other* voters were uninformed, they expressed no such skepticism about their own knowledge.

That was a mistake. It turned out that only 22 percent of voters could identify the largest category of state spending (public schools) when presented with a list of four options. In other words, they performed below random chance. Voters performed even worse when it came to state revenues, with many identifying car registration fees as the leading source of funding. (In reality, those fees account for 2 percent of state revenue.) As the Institute concluded, "Californians' views about the budget are not based on an understanding of where the money comes from and where it goes."

Like most voters, I assume that such ignorance only applies to other citizens, those people who don't read *The New York Times* on their iPad while sipping single-origin coffee. But my self-confidence is probably wrong. The Economist [summarizes](#) some new research by Kimberly Nalder, of Cal State Sacramento, who quizzed people about Prop 13, a voter initiative that applies a tax cap to *all* property, both residential and commercial:

Ms Nalder found that the best-educated (those with more than a master's degree) were most likely to answer incorrectly that Proposition 13 applies only to residential property. Those with the least education (high-school dropouts) were most likely to get it right. Similarly, those who were already of voting age when Proposition 13 passed were most likely to answer incorrectly and the youngest correctly. The same pattern held for income, with wealthier respondents being more likely to be misinformed. Perhaps most intriguingly, the largest group among homeowners (who directly benefit from Proposition 13) were misinformed, whereas the largest group of renters (who do not benefit) answered correctly.

These results are puzzling and troubling. As Ms Nalder suggests, perception (as opposed to knowledge) of issues such as Proposition 13 appears to have more to do with "self-interest and a potential blindness to issues outside of one's own experience" than with the content of the legislation. This would explain why those respondents who were "non-citizens" or "registered elsewhere" (probably recent arrivals) were more likely to give the correct answer than voters who are registered where they live.

Why does more education lead to less accurate beliefs? The answer returns us to the difference between rational voters (what we think we are) and rationalizing voters (what we really are). It turns out that the human mind is a marvelous information filter, adept at blocking out those facts that contradict what we'd like to believe. Just look at this [experiment](#), which was done in the late 1960's, by the cognitive psychologists Timothy Brock and Joe Balloun. They played a group of people a tape-recorded message attacking Christianity. Half of the subjects were regular churchgoers while the other half were committed atheists. To make the experiment more interesting, Brock and Balloun added an annoying amount of static – a crackle of white noise – to the recording. However, they allowed listeners to reduce the static by pressing a button, so that the message suddenly became easier to understand. Their results were utterly predictable and rather depressing: the non-believers always tried to remove the static, while the religious subjects actually preferred the message that was harder to hear. Later experiments by Brock and Balloun demonstrated a similar effect with smokers listening to

a speech on the link between smoking and cancer. We silence the cognitive dissonance through self-imposed ignorance.

Unfortunately, the same process also applies to our political beliefs. It doesn't matter if we're holding forth on birth certificates or tax policy – we can't help but discount and disregard facts that contradict what we'd like to believe. The Princeton political scientist Larry Bartels [analyzed](#) survey data from the 1990's to prove this point. During the first term of Bill Clinton's presidency, the budget deficit declined by more than 90 percent. However, when Republican voters were asked in 1996 what happened to the deficit under Clinton, more than 55 percent said that it had *increased*. What's interesting about this data is that so-called "high-information" voters – these are the Republicans who read the newspaper, watch cable news and can probably identify their representatives in Congress – weren't better informed than "low-information" voters. According to Bartels, the reason knowing more about politics doesn't erase partisan bias is that voters tend to only assimilate those facts that confirm what they already believe. If a piece of information doesn't follow Republican talking points – and Clinton's deficit reduction didn't fit the "tax and spend liberal" stereotype – then the information is conveniently ignored. "Voters think that they're thinking," Bartels writes, "but what they're really doing is inventing facts or ignoring facts so that they can rationalize decisions they've already made."

Long story short: I don't expect the release of Obama's birth certificate to end this ridiculous "debate." In fact, it might even make things [worse](#). We really are ridiculous creatures.

Le dernier numéro du *Rotman Magazine* (du nom de l'école de management de l'université de Toronto) est consacré à la complexité, à l'incertitude et à l'ambiguïté, et essaye de comprendre comment gérer plus efficacement cette nouvelle réalité.

• Image : la couverture du dernier numéro du *Rotman Magazine*, sur la complexité.

Se défier de nos représentations

Dans une [interview \(.pdf\)](#), Donald Sull, professeur de management à la Business School de Londres et auteur des *Bienfaits de la turbulence* (*The Upside of Turbulence : Seizing Opportunity in an Uncertain World*) revient sur les cartes mentales que nous construisons pour comprendre le monde et qu'on peine à remettre en cause quand le monde se transforme. Les cartes mentales que nous construisons ne sont pas mauvaises en soit, au contraire, elles sont nécessaires pour se concentrer, coordonner nos activités et mobiliser nos ressources, explique-t-il. Mais les turbulences que nous rencontrons développent sans cesse un écart entre les cartes que nous avons établies et la réalité du terrain. Bien souvent, on pense le changement comme quelque chose de linéaire, à une seule dimension. Or les variables sont bien plus nombreuses que cela. On ne peut pas dire si une société pétrolière va réussir ou échouer en regardant uniquement le prix du pétrole. La réalité de la valeur dépend de plusieurs variables dont la plupart sont instables et non linéaires.

“Les turbulences sont toujours vues comme un risque, mais ces changements peuvent aussi créer de nouvelles opportunités. Or nos engagements ont tendance à renforcer le dessin de nos cartes mentales et de nos stratégies. Ces engagements l'emportent sur les coûts aussi longtemps que le terrain sous-jacent demeure concurrentiellement stable, mais pas si celui-ci est en constante évolution.”

Les incongruités sont un bon indicateur

Pour faire face à un environnement incertain, estime Donald Sull, il faut *“développer un sens plus large de ce qui est pertinent pour son entreprise”*. Souvent dans les organisations, seule la direction a une perspective large des variables, alors que de nombreux gestionnaires ont tendance à se concentrer sur les variables qui sont les leurs, sans regarder les autres. *“Ils ont une carte étroite qui les aide à exécuter avec efficacité, mais qui sont sujettes à surprises”*. Dans un environnement incertain, l'assurance se trouve plutôt dans l'agilité, dans la capacité à repérer des possibilités (et d'agir) par rapport à ses concurrents. *“Les gestionnaires ont souvent tendance à se concentrer sur la construction d'une forteresse pour bâtir des murs épais pour se défendre, alors qu'une des meilleures façons de se protéger face aux marchés turbulents, c'est d'avoir une cavalerie très agile.”*

Les incongruités sont souvent un bon indicateur, estime Donald Sull. Elles se produisent quand on remarque que quelque chose ne se conforme pas à nos hypothèses et nous surprend. **“Les incongruités sont de véritables cadeaux, parce qu'elles nous indiquent des directions où votre carte mentale n'est pas conforme à la réalité.”** Ainsi, quand Honda a pénétré le marché américain pour vendre des motos, ils étaient persuadés qu'ils allaient vendre de grosses motos, mais ils ont fait très peu de progrès sur ce marché. Par contre, ils ont vendu des petites motos très facilement. Longtemps, ils ont résisté à ce marché, avant de reconnaître leurs torts.

Suivre nos intuitions

Depuis Platon, le processus de prise de décision a souvent été décrit comme état soit rationnel, soit émotionnel. Pourtant, il est loin d'être aussi simplement univoque, [estime le journaliste scientifique Jonah Lehrer \(.pdf\) \(blog\)](#). Nous avons longtemps cru que nous étions des agents rationnels et que nous prenions nos meilleures décisions quand nous supprimions toute émotion. Pourtant, des chercheurs comme [Antonio Damasio](#) ont montré que des personnes qui n'étaient pas capables d'expérimenter l'émotion étaient pathologiquement indécises. Le vieux schéma "raison + logique = bien" et "émotion + passion = mal" est clairement faux. Une nouvelle appréciation émerge qui montre que nos émotions sont profondément empiriques, qu'elles reflètent des informations importantes du monde réel et qu'on risque de les ignorer à notre propre péril.

Pour Jonah Lehrer, il est important de suivre nos émotions, notamment quand nous avons une expérience dans un domaine. *"L'intuition intelligente"* est le résultat d'une pratique délibérée, affirme-t-il. Les experts de quelque chose ([ceux qui totalisent 10 000 heures de pratiques de leur talent](#), estime le psychologue américain Anders Ericsson) sont profondément intuitifs et sont plus instinctifs que les novices. *"Ce sont les sentiments qui capturent la sagesse de l'expérience et non pas notre cortex préfrontal"*. La dopamine par exemple, l'un des neurotransmetteurs du cerveau, est depuis longtemps considéré comme l'alchimie de l'hédonisme. Mais les recherches les plus récentes suggèrent qu'il est également un composant critique de la cognition. La dopamine permet au cerveau de détecter des modèles, de distinguer les causes et leurs corrélations et de nous aider à comprendre ce qu'il se passe.

Arrêter de chercher à comprendre les systèmes aléatoires

Certaines conditions ont tendance à court-circuiter notre cerveau émotionnel nous conduisant à prendre de mauvaises décisions. Ainsi *"notre cerveau sait mal apprécier les systèmes aléatoires, notamment parce qu'il est une machine à fabriquer des modèles. Nous voulons toujours voir les modèles, alors quand nous sommes confrontés à un système aléatoire, plutôt que d'arrêter de chercher à le comprendre, nous imaginons des modèles qui nous rendent souvent trop confiants"*, estime le journaliste. C'est ce qui explique par exemple notre aversion à l'échec. Nous traitons les gains et les pertes très différemment et les pertes ont plus d'impact sur nous que les gains.

"Wall Street est un exemple classique de système aléatoire et toute l'information du monde ne vous permettra pas de prédire les futurs mouvements des marchés en se basant uniquement sur ses mouvements passés". Que des outils fassent de meilleures alertes que d'autres, certes. Mais alerter d'un mouvement n'est pas le prédire. *"L'investisseur moyen devrait envisager Wall Street comme une machine à sous"*, estime Jonah Lehrer.

Les travaux de [Brian Knutson](#) de Stanford et [George Loewenstein](#) de Carnegie Mellon ont montré que notre cerveau entre en conflit quand nous prenons une décision d'achat dans un magasin, entre le *nucleus accumbens*, une zone de notre cerveau qui s'active quand nous sommes en présence de quelque chose que l'on veut et l'*insula*, une zone associée à la douleur et au dégoût, qui s'active quand on lui montre le prix associé à l'objet. *"En observant l'intensité de ces deux zones quand nous nous apprêtons à acheter quelque chose, nous pourrions savoir si nous allons passer ou pas à l'achat"*. Ce dont on se rend compte pourtant, c'est que quand un acheteur utilise une carte de crédit, l'activité de l'*insula* est moins forte que quand on paye en argent sonnante et trébuchante. L'abstraction de la transaction a donc tendance à nous faire dépenser plus...

Notre désir de certitude est impossible à consoler

Mais il n'est pas si facile de suivre nos intuitions, de se défier de nos représentations et de suivre les incongruités, rappelle Jonah Lehrer, car nous n'aimons pas penser à ce qui contredit nos convictions. Pire, nous avons tendances, cognitivement, à ignorer ce qui nous déplaît. *"C'est pourquoi les conservateurs regardent Fox News et les libéraux MSNBC"*. Mais le contrepoint à cela est que notre désir de certitude nous conduit souvent à négliger des informations importantes. Des chercheurs de l'université du Michigan, [rapporte le Boston Globe](#), ont récemment mis en évidence le fait que les gens changent rarement d'avis, même devant l'évidence des faits. Au contraire, l'information, même contraire à ce qu'ils pensent, les pousse dans les retranchements de leurs convictions. *"Il est absolument menaçant d'admettre que l'on a tort"*, explique le politologue [Brendan Nyhan](#). A l'heure de l'infobésité, il n'a jamais été aussi facile pour les gens de se tromper, et en même temps d'être plus certains qu'ils ont raison, estime Joe Keohane pour le *Boston Globe*. Pire, selon une autre étude, les gens les plus mal informés ont souvent des opinions politiques très tranchées. Seul bémol : nous avons plus tendance à écouter les arguments des autres quand on se sent bien dans sa peau que le contraire.

Pour affronter la complexité, Jonah Lehrer conseille donc de moins penser aux choses auxquelles on prête déjà de l'attention et plus à nos choix insensés. Nous ne pensons pas assez les limites de notre côté rationnel, capable de pensées abstraites et d'auto-contrôle. Par exemple, votre cerveau n'est pas capable de traiter plus de 7 informations différentes. *"Il est important de reconnaître que notre cerveau rationnel ne sait pas prendre de décisions qui nécessitent de prendre beaucoup d'informations en compte. Par contre, notre part plus émotionnelle, plus instinctive, elle, est plus capable d'assimiler plus d'information et de soupeser l'importance relative de ces variables et de nous suggérer quelle alternative choisir."*

Cela ne veut pas dire qu'elle ne peut pas se tromper ou qu'elle peut avoir mal évalué un obstacle ou une transformation, mais qu'à défaut de raison, l'émotion est aussi un levier pour aborder la complexité.

Unequal Democracy: The Political Economy of the New Gilded Age [Relié]

[Larry M. Bartels](#)

From The Washington Post's Book World/washingtonpost.com

Reviewed by Dan Balz

The most important issue rarely mentioned on the campaign trail this year is the gap between rich and poor in America. It is important for two reasons: The gap has been growing, and the choice between John McCain and Barack Obama likely will affect whether it narrows or expands.

That is the conclusion of *Unequal Democracy*, a provocative new book by Princeton professor Larry M. Bartels, one of the country's leading political scientists. His most significant finding is that there is a partisan pattern to the size of the gap between the rich and the poor. Over the past half-century, he concludes, Republican presidents have allowed income inequality to expand, while Democratic presidents generally have not.

Lest anyone think this book is a partisan hit job by a left-wing academic, Bartels goes to great pains in his introduction to preempt the counterattack he expects from critics on the right. "I began the project as an unusually apolitical political scientist," he writes, noting that the last time he voted was in 1984, "and that was for Ronald Reagan." He adds that in doing this work, "I was quite surprised to discover how often and how profoundly partisan differences in ideologies and values have shaped key policy decisions and economic outcomes. I have done my best to follow my evidence where it led me."

In Bartels's analysis, the period from the late 1940s to the early '70s was one of "rapid and remarkably egalitarian" growth in real incomes: Every group, from the richest to the poorest, experienced growth of between 2.4 percent and 2.7 percent per year. Since 1974, the pattern has skewed significantly toward the rich. Overall income growth has slowed, and it has slowed far more for those at the bottom than at the top.

Bartels acknowledges that there can be many explanations for growing income inequality, from globalization and structural changes in the U.S. economy to technological and demographic shifts. But he argues that it is wrong to assume there is no cause-and-effect relationship between government policies and income distribution. In fact, he asserts, "economic inequality is, in substantial part, a political phenomenon."

Bartels comes to this conclusion by examining what happened to income inequality from President Truman to President George W. Bush. "Under Democratic presidents," he writes, "poor families did slightly better than richer families (at least in proportional terms), producing a modest net decrease in income inequality; under Republican presidents, rich families did vastly better than poorer families, producing a considerable net increase in income inequality."

He concludes that the income gap increased under Presidents Eisenhower, Nixon, Ford, Reagan and both Bushes, while it declined under four of the five Democratic presidents who have served during this period -- all except Jimmy Carter. That pattern, he asserts, "seems hard to attribute to a mere coincidence in the timing of Democratic and Republican administrations." Rather, Democratic and Republican presidents have pursued different economic policies, with Democrats generally focused more on raising employment and output growth, which disproportionately benefit poor and middle-class families. Republicans have worried more about containing inflation, which has "negligible" effects on real income growth near the bottom of the income distribution but "substantial effects at the top," Bartels says. On tax policy, Republican presidents, especially since Reagan, have pushed tax cuts that have disproportionately helped the wealthiest Americans.

Bartels uses the election of 2000 to illustrate, with a hypothetical example, how much difference presidential leadership realistically may make in the distribution of income in America. In Bush's first four years, families in the top 95th percentile of income received a 2-percent cumulative increase in real income. Middle-income families saw a decline of 1 percent, while poorer families saw a decline of 3 percent. Based on historical data for Democratic presidents, Bartels estimates that if Al Gore had been elected instead of Bush, the working poor would have seen an increase of about 6 percent, while the wealthy would have seen essentially no gain.

Why don't voters hold Republican presidential candidates accountable for what appears to be such a clear pattern? Bartels doesn't buy the hypothesis that lower-income Americans vote against their own economic interests because they put more stock in social and cultural issues when they pick a president. He was one of the first to challenge that idea when it was advanced in Thomas Frank's book *What's the Matter with Kansas* four years ago. Bartels argues that, nationally, the white working class has become more loyal to Democratic presidential candidates, not less. He contends that Republican gains have come mainly among middle- and upper-income voters, and that the overall shift away from the Democrats is almost

entirely attributable to the partisan transformation of the South over the past 40 years or so.

One of Bartels's most intriguing conclusions is that the political timing of economic growth has influenced voters, and that this has helped Republicans, despite their overall pattern of increasing the gap between rich and poor. Republicans presidents, he concludes, have often generated significant economic growth rates in presidential election years, while Democratic presidents have not. If only election years are counted, families at every income level "turn out to have fared much better under Republican presidents than under Democrats," he writes. "Whether through political skill or pure good luck, Republican presidents have been remarkably successful in targeting income growth to coincide with presidential elections."

No political party or administration can be held responsible for the global economic changes that affect income inequality, Bartels acknowledges. But, he goes on to say, "It certainly seems fair -- and perhaps even useful -- to hold political parties accountable for the profound impact of their policies on the way those structural changes shape the economic fortunes of wealthy, middle-class and poor American families."

* Copyright 2008, The Washington Post. All Rights Reserved.

Nos vies gérées par les données

<http://www.internetactu.net/2010/05/26/nos-vies-gerees-par-les-donnees/>

par **Hubert Guillaud** le 26/05/10

Nous prenons des décisions avec des informations partielles. Souvent, nous ne savons pas répondre aux questions les plus simples : où étais-je la semaine dernière ? Depuis combien de temps ai-je cette douleur au genou ? Combien d'argent dépensé-je habituellement chaque jour ?...

Pour répondre à cela, certains documentent leurs existences pour obtenir des informations précises et concrètes sur leur quotidien, comme c'est le cas de **Robin Barooah**, un concepteur de logiciel de 38 ans, qui vit à Oakland, Californie. Barooah a ainsi décidé de se désintoxiquer du café. Pour cela, il s'est rempli une grande tasse de café et a décidé d'enlever 20 ml par semaine. Cela lui a pris 4 mois. *"Si vous voulez remplacer les aléas de l'intuition par quelque chose de plus fiable, vous devez d'abord recueillir des données. Une fois que vous connaissez les faits, il est possible de mieux les gérer"*. **Ben Lipkowitz** documente également sa vie via son agenda électronique. Il sait ce qu'il a mangé, ce qu'il a dépensé, les livres qu'il a lus, les objets qu'il a achetés, le temps qu'il passe à nettoyer son appartement... Mark Carranza détaille également son existence depuis ses 21 ans, en 1984, via une base de données qui recueille désormais plusieurs millions d'entrées (voir notamment [cette intervention pour le Quantified Self](#)). La plupart de ses pensées et actions sont ainsi documentées.

Je me mesure, donc je suis

"Ces gens semblent avoir un comportement anormal. Aberrant. Mais pourquoi ce qu'ils font nous semble si étrange ?", se demande Gary Wolf dans un passionnant article pour le New York Times (dont cet article n'est en grande partie qu'une traduction). Dans d'autres contextes, il est normal de récolter des données. C'est le cas des managers, des comptables... Nous tolérons bien souvent les pathologies de la quantification, parce que les résultats s'avèrent puissants. Enumérer les choses permet d'accomplir des tests, des comparaisons, des expériences. Les documenter permet d'amoinrir leur résonance émotionnelle et de les rendre intellectuellement plus traitables. En sciences, en affaire, et dans la plus grande part des secteurs, les chiffres, carrés et justes, l'emportent. "Pendant longtemps, le domaine de l'activité humaine a semblé à l'abri. Dans les limites confortables de la vie personnelle, nous utilisons rarement la puissance du nombre. Les techniques d'analyse, si efficaces, sont laissées au bureau à la fin de la journée et reprises le lendemain. Imposé à soi ou à sa famille, un régime d'enregistrement objectif semble ridicule. Un journal est respectable, mais une feuille de calcul est effrayante."

Pourtant, les nombres s'infiltrent dans le domaine de la vie personnelle. Mesurer son sommeil, son exercice physique, son humeur, sa nourriture, sa sexualité, sa localisation, sa productivité, son bien-être spirituel semble de plus en plus affiché et partagé. Sur **MedHelp**, un des plus grands forums internet pour l'information de santé, quelque 30 000 nouveaux projets personnels sont ainsi documentés par les utilisateurs chaque mois. Foursquare, et son million d'utilisateurs, permet à ses usagers de construire automatiquement le journal détaillé de leurs mouvements et de les publier. La Wii Fit, qui permet entre autres de mesurer ses activités corporelles, a été vendue à plus de 28 millions d'unités.

Gary Wolf rappelle que depuis deux ans il anime avec Kevin Kelly le **Quantified Self**, un site web et des réunions régulières sur le sujet de la documentation de soi, qui l'a amené à se demander si l'autosuiivi était une conséquence logique de notre obsession à l'efficacité (voire notre édito sur le sujet : **"Finalement, documentez-moi !"**). Mais cette recherche d'efficacité implique des progrès rapides vers un but connu. Or, pour beaucoup de gens qui documentent leur existence, *"l'objectif est inconnu"*. Si beaucoup commencent à le faire avec une question précise à l'esprit, la plupart continuent parce qu'ils croient que cette documentation de soi fait surgir des chiffres qu'ils ne peuvent se permettre d'ignorer, y compris des réponses à des questions qu'ils n'ont peut-être pas encore pensé à se poser.

La montée des capteurs de soi

Cette autodocumentation est un rêve d'ingénieur. Pour comprendre comment les choses fonctionnent, les techniciens sont souvent douloureusement conscients du mystère du comportement humain. Les gens font des choses pour des raisons insondables. Ils sont opaques à eux-mêmes. Les formes de l'auto-exploration de soi (psychanalyse notamment) passent par les mots. Les traceurs explorent une autre voie. *“Au lieu d'interroger leurs mondes intérieurs par la parole et l'écrit, ils utilisent les nombres.”*

Pour cela, il faut prendre en compte quatre changements importants. Les capteurs électroniques sont devenus plus petits, plus accessibles et de meilleure qualité. Les gens ont eu accès à des dispositifs de calculs puissants et facilement inscriptibles (notamment via leurs mobiles). Les sites sociaux ont montré qu'il n'était pas anormal de partager ces données. Enfin, nous avons commencé à apercevoir la montée d'une superintelligence mondiale dans les nuages (l'informatique en nuage est l'infrastructure **de la Machine unique de Kevin Kelly**).

Les méthodes d'analyses familières sont désormais enrichies par des capteurs qui surveillent notre comportement, par des processus d'autosuis plus séduisants et significatifs... qui nous rappellent que notre comportement ordinaire contient d'obscurs signaux quantitatifs qui peuvent être utilisés pour documenter nos comportements. Ainsi Ken Fyfe, l'un des pionniers des dispositifs de surveillance biométrique vestimentaire, rappelle que dans les années 90, quand un coureur voulait avoir des informations sur la mécanique de leurs performances (rythme, cadence...), il devait se rendre dans un laboratoire pour que sa performance soit enregistrée. Désormais, il suffit d'un téléphone mobile ou d'une puce dotée d'accéléromètres et de GPS, pour connaître ces informations, comme le font tous ceux qui utilisent ces outils pour surveiller leurs résultats sportifs. *“L'expertise dont vous avez besoin consiste dans le traitement du signal et l'analyse statistique des résultats”*, explique James Park, cofondateur de **Fitbit**, un capteur de mouvement. Philips commercialise désormais **DirectLife, Zeo** un petit capteur qui capte les signaux électriques du cerveau pendant votre sommeil. L'accéléromètre de Ken Fyfe, développé par **Dynastream**, est utilisé dans les montres d'Adidas et Polar et mesure également la pression artérielle, le niveau de glucose, le poids, le sommeil... **Nike+** commercialisé depuis 2006 a été adopté par 2,5 millions de coureurs.

Le rêve de Ken Fyfe est de démocratiser la recherche objective sur les sujets humains. Le coeur de ce laboratoire personnel est désormais le téléphone portable, qui nous enveloppe d'un nuage de calculs, couplé aux sites sociaux. *“Les gens se sont habitués à partager”*, explique David Lammers-Meis, qui dirige la conception des produits de remise en forme de **Garmin**, la firme spécialisée dans l'intégration de GPS. *“Plus ils veulent partager, plus ils veulent avoir des choses à partager.”* Même si on n'a rien à dire on veut avoir quelque chose à partager. 1,5 million de personnes utilisent **Mint**, leur permettant de partager leurs dépenses pour mieux les maîtriser.

Maîtriser les machines qui nous mesurent

Les manies de quelques geeks sont en passe de paraître normales. Pour Gary Wolf, l'une des raisons pour lesquelles l'autosui se répand au-delà de la culture technique qui lui a donné naissance réside dans le fait que dans notre quête à nous comprendre, nous souhaitons récupérer une partie du pouvoir de contrôle et de documentation de nous-mêmes que nous confions aux machines.

Sophie Barbier, une enseignante de 47 ans résidant à Palo Alto, a ainsi commencé à partager les données de ses parcours cyclistes (temps, distance, fréquence cardiaque). Puis elle a commencé à noter son humeur, son sommeil, sa capacité de concentration, sa consommation de caféine... Elle a pris un complément alimentaire, le tryptophane, pour faire disparaître ses insomnies et s'est rendu compte qu'il avait aussi un effet sur sa capacité de concentration. **Seth Roberts**, professeur de psychologie à l'université de Californie a ainsi développé un logiciel de mesure de la performance cognitive, qui, couplé à un système d'autosui pour adapter son régime alimentaire, lui a permis de démontrer que le beurre a contribué à améliorer ses performances cognitives.

Bien sûr, ces auto-expériences ne sont pas des essais cliniques. Le but n'est pas de comprendre quelque chose au sujet des êtres humains en général, mais de découvrir quelque chose sur vous-même. Leur validité est circonscrite, mais elle peut s'avérer pertinente. En général, lorsque nous essayons de changer une habitude, un comportement, on improvise, on oublie nos résultats ou on modifie les conditions sans même mesurer très bien les résultats. Bien sûr, les erreurs sont possibles : il est facile de confondre un effet transitoire avec un effet permanent ou manquer un facteur caché qui influence vos données et leurs conclusions... *“Mais une fois que vous démarrez la collecte de données, l'enregistrement des dates, les conditions de basculement d'avant en arrière tout en gardant un registre précis des résultats, vous gagnez un avantage énorme par rapport à la pratique normale”*.

“L'idée que notre vie mentale est affectée par des causes cachées est un des piliers de la psychologie”, estime Gary Wolf. “Ce n'est pas seulement le cadre de nos pensées qui nous échappe : nos actions aussi” Terry Paul a développé un outil qui mesure le développement du langage des enfants par le suivi de nos échanges conversationnels avec lui, en traduisant les bruits de l'environnement d'un bébé par des données. Son moniteur – **le Lena** – est utilisé par la recherche universitaire. Pour beaucoup de parents, il ressemble à un cauchemar de surveillance névrotique : qui voudrait d'un enregistreur

numérique qui vous note sur la façon dont vous parlez à votre enfant ? Pourtant, les parents sous-estiment le rôle du langage préverbal sur le développement de leur enfant. . . Nous ne nous apercevons pas de ce que nous faisons parce que nous sommes motivés à ne pas nous en apercevoir, explique encore Gary Wolf. **Shaun Rance** a ainsi commencé à suivre sa consommation d'alcool il y a deux ans, après que son père ait reçu un diagnostic de cancer du foie en phase terminale. Il ne s'est pas engagé à arrêter de boire, il a commencé à compter, en utilisant le site anonyme **DrinkingDiary**. Par ce biais, il a aiguisé sa conscience du problème, a augmenté sa maîtrise de soi et a réduit sa consommation d'alcool. Il ne peut plus se mentir à lui-même ou sous-estimer sa consommation. Il ne ment pas à la machine, car il n'a pas de raison de le faire.

Pour Dave Marvit, vice-président des **laboratoires Fujitsu aux Etats-Unis**, où il dirige un projet de recherche sur l'autosuiivi, si nous avions un signal doux sur la quantité de sucre dans notre sang, changerions-nous notre façon de manger ? La colère, la joie, notre énergie ou la baisse de forme de notre métabolisme sont des matériaux de notre vie quotidienne. Peut-on ramasser ces signaux faibles pour en faire un levier de nos comportements ? **Margaret Morris**, psychologue et chercheuse chez Intel a récemment publié une série d'essais utilisant le téléphone mobile pour faire du suivi d'émotion. A plusieurs moments dans la journée, le téléphone des utilisateurs sonnait pour leur réclamer de documenter leur humeur. L'un des utilisateurs s'est ainsi rendu compte que son humeur massacrante commençait chaque jour à la même heure. Les données l'ont aidé à voir le problème et il a introduit une pause dans son emploi du temps pour faire le vide du stress accumulé.

L'insupportable objectivité des machines

Pour Gary Wolf, beaucoup de nos problèmes viennent du simple manque d'instruments pour les comprendre. Nos mémoires sont pauvres, nos préjugés nombreux, notre capacité d'attention limitée. Nous n'avons pas de podomètres à nos pieds, d'alcootest dans notre bouche ou un moniteur de glucose dans nos veines – enfin, pas encore. Il nous manque l'appareil psychique et physique pour faire le point sur nous-mêmes. Et pour cela, nous avons besoin de l'aide des machines. Mais cette surveillance par les machines ne fait pas tout. Alexandra Carmichael, l'une des fondatrices du site d'autosuiivi **CureTogether**, a récemment évoqué sur son blog pourquoi elle avait cessé son suivi. *“Chaque jour, mon estime de soi était liée aux données”*. La quarantaine de données d'elle-même qu'elle suivait n'a pas résisté à sa volonté et à son amour-propre. *“C'était comme un retour à l'école” reconnaissait-elle. “Les traceurs électroniques n'ont pas de sentiments. Mais ils sont de puissants miroirs de nos propres valeurs et jugements. L'objectivité d'une machine peut sembler généreuse ou impitoyable, tolérante ou cruelle.”*

Cette ambivalence est également à prendre en compte. Le programme de désaccoutumance au tabac mis au point par Paypal Kraft, chercheur norvégien à l'université d'Oslo, a implémenté dans son programme un droit à l'erreur. Quand les gens avouent avoir repris une cigarette, un message les encourage à réessayer, sans les culpabiliser. Même si cet exemple ne trompe personne, les recherches en interaction homme-machine montrent que lorsque les machines sont dotées de caractéristiques émotionnelles, d'empathie, elles sont aussi capables de nous rassurer.

Jon Cousins, développeur logiciel, a construit un système d'autosuiivi de sentiments -**Moodscope** – suite à un diagnostic en 2007 de trouble affectif bipolaire. Utilisé par quelque 1000 personnes, le logiciel envoie automatiquement un mail avec les résultats d'humeur à quelques amis. Désormais, ses amis savent pourquoi il a parfois un comportement étrange. Quand son résultat n'est pas bon, ses amis peuvent l'appeler ou le reconforter par mail, ce qui suffit souvent à le faire se sentir mieux. Moodscope est un système mixte dans lequel la mesure est complétée par la sympathie humaine. L'autosuiivi peut sembler parfois narcissique, mais il permet aussi aux gens de se connecter les uns aux autres de façon nouvelle. Les traces de nous-mêmes que laissent ces nouvelles métriques sont comme les pistes de phéromones des insectes : ces signaux peuvent nous conduire vers des gens qui partagent nos préoccupations.

Souvent les pionniers de l'autosuiivi ont le sentiment d'être à la fois aidés et tourmentés par les systèmes qu'ils ont construits. Gary Wolf lui-même a expérimenté ce suivi pour mesurer finement son temps de travail. L'outillage a montré que ses journées étaient un patchwork de distraction, agrémenté de quelques rares moments d'attention (moins de trois heures par jour). Après avoir digéré l'humiliation de ce constat, il s'en est servi comme d'une source de perspective critique, non pas sur la performance, mais sur ce qu'il était important de mesurer. Le standard de l'expérience humaine universelle n'existe pas, rappelle-t-il. Les outils de mesure permettent aussi de personnaliser et d'adapter les soins, régimes et diagnostic à son état précis. Et de citer un dernier exemple, celui de Bo Adler, un informaticien des laboratoires Fujitsu souffrant d'apnée du sommeil. Les docteurs souhaitaient lui faire subir une opération chirurgicale, comme ils le font dans la plupart des cas critiques d'apnée du sommeil. Mais Adler n'a pas voulu. Ceux qui mesurent leur santé savent mieux adapter leurs entraînements sportifs ou leurs régimes à leur condition physique ou à leurs objectifs. Ils connaissent mieux leurs forces et leurs faiblesses. L'autosuiivi n'est pas tant un outil d'optimisation que de découverte de soi. Et leur effet le plus intéressant pourrait bien être de nous aider à réévaluer ce que “normal” veut dire, conclut Gary Wolf.

Hubert Guillaud